

Un souterrain d'enfer

Philippe TASSEL

À Chloé

Merci à tous ceux qui participent à l'aventure
de ce livre depuis 1999

© Philippe TASSEL, 1999 - 2011
tous droits réservés
photocopie autorisée dans les cadre scolaire et familial
toute autre utilisation interdite

Un étrange rendez-vous

Un paysan en veste bleue descendit de son tracteur. Il s'avança jusqu'à la haie.

Il appela Chloé et Bérangère :

— Les d'moiselles, les d'moiselles !

Chloé, la blonde, passait toujours les vacances en Berry dans la maison de ses parents. Bérangère, la brune, était son amie. La chienne Cléopâtre ne les quittait pas.

La fille blonde reconnut l'Émile, un cultivateur maigre comme un fil de fer, coiffé d'un béret. C'était un homme un peu simple qui se tenait voûté.

— Ben voilà, j'ai une commission pour vous... Quelqu'un m'a demandé de vous dire...

Le paysan bredouillait, mal à l'aise.

— C'est de la part de qui ce message ? demanda gentiment Chloé.

— Ben c'est l'Augustin... Vous savez bien, le mété quoi ! bafouilla-t-il.

Chloé comprit alors sa gêne. On surnommait l'Augustin le « météorologue » ou encore le « mété », parce qu'il relevait les températures et le temps quotidien depuis

son enfance sur des cahiers d'écolier. À croire les rumeurs du village, le vieil homme possédait des pouvoirs étranges. On le disait sorcier. Personne ne lui parlait. Lui, prenait un malin plaisir à se moquer des autres.

Transmettre un message de l'Augustin, c'était risquer de se fâcher avec le reste du village.

Bérangère questionna à son tour :

— Qu'est-ce qu'il veut le mété ?

Comme le paysan ne parvenait pas à poursuivre, Chloé l'encouragea encore.

— Qu'est-ce qu'il nous veut l'Augustin ?

Après un silence, l'Émile expliqua d'une seule traite :

— Faut que vous veniez le voir. Faut qu'il vous cause... Il est malade...

— Maintenant ?

— Le plus tôt que vous pouvez, proposa le paysan. J'ai laissé passer le temps, j'osais pas vous dire, ajouta-t-il, confus.

Chloé et Bérangère ressentait pour le vieil original une attirance mêlée de respect craintif. Bizarrement jamais elles ne lui avaient adressé la parole. Sa vie en retrait des autres ne facilitait rien et les rendait un peu inquiètes.

— Allons-y, enchaîna le cultivateur longiligne.

Les filles descendirent des bicyclettes. Le Berrichon les accompagna de sa démarche ondulante. Ils bifurquèrent sur un chemin de terre.

Ils avancèrent sur la crête d’herbe entre les profondes ornières remplies d’eau où se reflétait le soleil. Des deux côtés du chemin, les troncs d’arbres ressemblaient à des sentinelles immobiles : on leur avait coupé les branches pour faire du bois de chauffage.

Chloé se penchait de temps à autre et délicatement coupait une tige d’un coup sec, en prenant soin de laisser les racines. Elle s’était mis en tête de constituer un herbier. Alors elle cueillait de nouvelles plantes chaque jour.

— Vous savez, il faut pas croire ce que les gens racontent sur le mété, dit soudain l’Émile. Il est pas pareil, c’est vrai. Il se moque souvent aussi. Pour ce qui est des dons, il en a... Mais pas le mauvais don... Quand j’ai une vache de malade, c’est à lui que je demande. Il connaît les herbes et les tisanes. Mais jamais je ne l’ai vu faire le mal. Ces mots rassurèrent légèrement Chloé et Bérangère. Elles avaient réagi calmement en entendant le nom de l’Augustin. Elles ne gardaient pas moins une certaine appréhension, mais ni l’une ni l’autre n’aurait accepté de

le reconnaître. Un petit pincement leur tirait le ventre alors qu'elles se forçaient à paraître décontractées.

Un cri qui ressemblait à la fois au pleur d'un enfant et au miaulement d'un chat fit lever les yeux. Un oiseau aux larges ailes tournoyait au-dessus d'eux.

— C'est Chevalier Noir, souffla l'Émile, la buse du mété.

Les filles n'osèrent pas demander plus d'explications. Ils approchaient de la maison du vieillard.

Chloé revit alors une image qui apparemment n'avait aucun rapport avec la situation : elle, petite, entrant pour la première fois à la grande école, tant espérée et redoutée, enfin elle n'appartenait plus au monde des petits.

De façon semblable en passant l'entrée du jardin, elle se sentit admise dans un univers désiré. Elle avala pourtant sa salive avec difficulté.

Là-haut, Chevalier Noir descendait en cercle, de toute son envergure, puis s'élevait. Il poussa un long cri de fauve blessé. On distinguait son bec de rapace et son œil perçant et fier.

L'Émile frappa à la porte. Les deux filles n'entendirent aucune réponse. Néanmoins leur guide ouvrit la porte.

Chloé retint une réaction de frayeur. Un souffle d'air lui caressait l'oreille. Elle eut juste le temps d'entrevoir la

buse s'éloigner à l'intérieur de la maison et s'évaporer. L'oiseau venait d'entrer en frôlant la fille blonde de son aile.

La lumière s'infiltrait par la porte. Elle dessinait une grande plage qui s'étalait sur les larges pierres lisses et irrégulières du sol. Elle montrait une chaise, un coin de table de ferme. Au-delà, la pièce disparaissait dans la pénombre.

L'Émile fit un pas, d'un geste familier il convia les enfants à entrer. Puis il referma difficilement la porte, une main sur la poignée, l'autre à plat sur le bois.

— Vous en avez mis du temps, les gamines. C'est-y que j'avions peur ? prononça une voix roulant le « r ».

Cléopâtre grogna.

2 La mission !

Seule, l'unique fenêtre étroite et basse donnait maintenant un peu de jour. Les yeux s'habituèrent doucement au manque de clarté. Chloé et Bérangère tournèrent les yeux vers la voix. Elles reconnurent le mété assis près de la cheminée campagnarde où des braises rougeoyaient. Au-dessus pendait un fusil de chasse.

Le paysan longiligne répondit :

— C'est ma faute. J'ai tardé.

Immobile, l'Augustin ne prêta pas attention.

— Les voilà tout de même, continua l'Émile tandis qu'il poussait lentement les filles dans le dos.

Elles comprirent que c'était ridicule de ne pas s'avancer vers leur hôte.

— Donne des sièges, ordonna le vieil homme.

L'Émile apporta deux tabourets. Puis on entendit des pas. La porte s'ouvrit. Le jour lutta un court instant contre la pénombre. La porte se referma : le paysan retournait à son tracteur.

Cette visite si soudaine effrayait un peu les filles.

Venu de nulle part, Chevalier Noir se percha sur le dossier du mété. Il lui fit une auréole de plumes. Cléopâtre, assise entre ses deux maîtresses, se releva, remua la queue et alla s'installer aux pieds du vieil homme, le museau sur ses genoux. Chloé se sentit trahie par cette intimité.

— Vous seules pouvez m'aider, commença le vieillard. Vous ne m'êtes pas hostiles... Les enfants d'aujourd'hui sont plus savants que ceux d'autrefois... Vous êtes courageuses et tenaces. Vous n'êtes pas nées au village. Et Chloé connaît le pays...

— Comment pouvons-nous vous être utiles ? demanda celle-ci d'un ton clair et distinct qui la surprit elle-même. Chevalier Noir déplia ses ailes à moitié durant le silence qui suivit. Les filles respectaient la lenteur de leur interlocuteur. Ici en Berry, chez les gens de la terre, le temps n'avait pas la même valeur qu'en région parisienne où elles habitaient le reste de l'année. L'alimentation, la traite des vaches, les tâches des champs et des potagers rythmaient la vie plus sûrement qu'une horloge. Ici, le silence prenait un sens. Il n'était pas absence de bruit : il complétait les mots.

À la manière dont l'Augustin prit la parole, Bérangère et Chloé comprirent qu'il ne fallait pas l'interrompre.

— Il y a longtemps, notre village existait déjà. La vie malmenait ses habitants plus qu'aujourd'hui encore. Les richesses de cette époque s'appelaient santé, force et travail. Sans elles, impossible d'assurer la culture et l'élevage, seules sources de survie.

Vint une époque trouble. Des bandits sans pitié, ou des gens de misère, errèrent en Berry. Ils pillaient, incendiaient. Les gens de Lorme, notre village, s'unirent contre les vandales. Le forgeron martela des armes. Un mercenaire en apprit le maniement aux villageois.

Par souci de sécurité, un de mes aïeux décida de construire une cachette sûre à sa famille. Il relia les trois maisons des siens par un souterrain. Il y dissimula des armes et des vivres. Quand un danger trop grand arrivait, la famille trouvait refuge sous terre.

Le temps passa. La menace des bandits s'éteignit. On oublia ces maisons. Mes ancêtres construisirent ailleurs des bâtisses répondant mieux aux besoins de leur époque.

La légende s'empara des souterrains. Elle leur attribua un trésor, des maléfices et cent qualités extraordinaires. Plus tard, on dit retrouver les cachettes. On les reperdit.

Mon grand-père prétendait les avoir découvertes. Il disait qu'elles n'étaient que des boyaux de pierre sans intérêt. Cependant, il ajoutait qu'il leur devait sa bonne santé quand une paralysie progressive frappait tous les hommes de la famille au moment de la vieillesse... Comme elle frappa mon arrière-grand-père, mon père... et moi-même aujourd'hui, j'en subis les premiers effets... L'Augustin marqua une pause, caressa la chienne Cléo puis reprit :

— Mon grand-père ne voulait léguer son secret à son fils que sur son lit de mort. Malheureusement mon père partit à la guerre. Mon grand-père mourut pendant ce temps avec son secret. Durant sa vie, il ne laissa qu'un indice du souterrain : son nom. Il l'avait appelé « le secret de la pierre ». Une ou deux fois, je l'ai entendu parler d'une pierre plate aux inscriptions latines...

Le mété s'arrêta de nouveau. Il se redressa. Sa voix plus faible durant l'évocation de ces souvenirs reprit du timbre. Il poursuivit :

— Au hasard d'une cueillette de champignons dans le Boismalin, j'ai découvert une telle pierre. Une des trois entrées sans doute... Je n'ai jamais vérifié... Ce boyau de pierre m'importait peu... Quant à la paralysie, je croyais y résister grâce aux vertus des plantes...

Il s’interrompt. Son intonation devint confidentielle. Il s’inclina insensiblement vers Bérangère et Chloé.

—... Il fallait que vous sachiez pour ce que j’ai à vous demander...

Les deux filles redoublèrent d’attention.

— La légende nous apprend qu’à l’époque des attaques de brigands, une sorte de moine habita le village... Mon grand-père prononça plusieurs fois le nom de Monillon. Or les inscriptions de la pierre portent sa signature.

Bérangère se perdait dans ses détails. Elle brûlait tant d’impatience qu’elle ne se retint pas :

— Puisque vous avez découvert une entrée, pourquoi ne pas essayer ?

Le mété eut un geste d’amusement :

— Tu es un jeune poulain piaffant. À ceux qui violeraient la cachette, la légende promet différents maléfices menant à la mort. Apprends qu’une légende ne ment pas complètement, elle enjolive, elle amplifie.

Comment déjouer les pièges tendus aux curieux par mes ancêtres, il y a si longtemps ? Il y a peut-être une solution. Voilà, Monillon prit sa retraite à Argenton dans une communauté religieuse. Il y écrivit ses Mémoires. En les lisant, on découvrirait sûrement le moyen de se rendre dans le fameux souterrain. Et, qui sait ? Nous

trouverions peut-être en même temps la recette qui a guéri mon grand-père de la paralysie.

Chloé suivait le raisonnement du vieil homme. Un peu déçue, elle continua ce qu'elle devinait de la pensée de l'Augustin.

— Vous voulez qu'on cherche les Mémoires de Monillon ?

— Oui, je sens de la déception dans ta voix, acquiesça son interlocuteur. Vous préféreriez foncer tête baissée sous cette pierre !... Il ne s'agit pas de se montrer héroïque. Je voudrais que vous retrouviez les écrits du moine. Je cherche à guérir, pas à vous plonger dans une oubliette.

Bérandère s'agita sur son tabouret. Elle avait horreur de ce genre de siège et s'apercevait seulement maintenant que le sien était particulièrement inconfortable.

— Cette communauté se trouve toujours à Argenton ? s'inquiéta-t-elle.

L'œil du mété s'alluma. Les enfants accrochaient à son projet. Son espoir grandissait.

— Non. Après des événements trop longs à expliquer, ses archives furent entreposées à l'hôtel de ville. Madame Mérialier, une amie bibliothécaire, les a triées et répertoriées. Par le passé, j'ai eu plusieurs occasions de solliciter ses services lors de recherches au sujet de la

flore de notre région. Allez la voir. Recommandez-vous de moi. Elle vous facilitera la tâche autant que possible.

— Argenton, ce n'est pas tout près, remarqua Chloé. Les parents ne nous laisseront pas partir si facilement.

— Félix reconstitue l'histoire de la chapelle de Lorme. Il ne semble pas pressé, comme d'habitude, plaisanta le mété en lissant son pantalon du plat de la main. Il vous conduirait. Rappelez-lui ses intentions de se rendre à la bibliothèque.

Félix était le seul jeune du village. Les autres s'installaient en ville. Chloé et Bérangère entretenaient de bonnes relations avec lui. Souvent, tous les trois discutaient devant un verre de limonade.

Les deux filles étaient plongées dans leurs réflexions. Elles désiraient depuis longtemps rencontrer l'Augustin et, à l'improviste, il leur confiait une mission. Elles avaient espéré un moment jouer les aventurières dans les souterrains secrets et voilà qu'il les envoyait chercher un livre poussiéreux.

Chloé jeta un coup d'œil circulaire. Au-dessus de la cheminée, sous le fusil, elle aperçut toute une série de cahiers d'écolier. La couleur délavée de certaines couvertures indiquait un âge avancé.

— Ses grimoires, pensa-t-elle. Il y consigne ses relevés météorologiques et ses recettes à base de plantes.

Son regard descendit dans la cheminée sans flamme. Au fond une plaque en fonte protégeait le mur. La suie cachait un peu les motifs. Chloé distinguait quand même un homme levant un objet long. Il souriait.

— Maintenant, il faut vous en aller, intervint le mété. Vos parents vous attendent... Revenez quand vous aurez du nouveau...

La découverte !

Prises de court, Bérangère et Chloé se levèrent. Elles saluèrent à la hâte. Cléopâtre leur emboîta le pas.

— Je reste assis, s’excusa le mété, grognon. Les pieds me font mal.

Les filles se dirigèrent vers la porte. Elles échangèrent un regard. Alors Bérangère conclut :

— On fera notre possible.

— J’avais compris, fit l’Augustin.

La pénombre les empêcha de voir son sourire complice. Chloé, rêveuse, eut du mal à refermer la porte.

Dehors, les taillis, les arbres, les moutons se transformaient en ombres chinoises au fur et à mesure que le soleil déclinait. Les filles enfourchèrent les bicyclettes, slalomant entre les buttes de terre meuble et les flaques. L’irrégularité du chemin les obligeait à souvent pédaler en danseuse. La chienne Cléo batifolait, dénichait un terrier, le reniflait, jappait, accourait.

Elles rejoignaient la route quand Chloé sembla reprendre ses esprits. Elle s’exclama :

— Zut de crotte de bique ! L’heure de prendre le lait chez Bibi est passée. Il a fermé sa porte...

À cet instant, une espèce de pantin désarticulé courut vers elles. Après la discussion qu’elles venaient d’avoir avec ce personnage étrange qu’était le mété, la vue de cet énergumène qui fonçait sur elles les pétrifia. Si les elfes existaient, ils ressemblaient certainement à cela.

— Bibi se plaignait de votre retard. Je me suis permis de prendre votre lait. Tenez, le voici.

L’Émile tendit une bouteille. Les filles le remercièrent puis filèrent à la Sylvine, la maison des parents de Chloé. Après le repas, Bérangère et Chloé montèrent se coucher. Couvertes de la bonne couette de duvet, tirée jusque sous le cou, elles partagèrent les impressions laissées par la rencontre avec le vieillard.

— Pas étonnant sa réputation de sorcier s’il reçoit les gens avec sa buse ! s’exclama Bérangère.

— Tu crois vraiment à son histoire ? s’enquit Chloé soudainement sceptique.

— En tout cas elle est belle ! répliqua Bérangère.

Elle ajouta :

— Il me fait un peu peur ce vieux... Je suis à la fois flattée et intimidée qu’il nous confie une recherche...

— Il ne serait pas manipulateur ? s'inquiéta sa camarade. Finalement, il obtient ce qu'il veut. La preuve, il savait que nous accepterions avant qu'on ne prenne une décision.

— Chez lui, l'ambiance, ce qu'il disait me paraissent naturels... approuva Bérangère. Maintenant, j'éprouve une sorte de malaise... Il n'a rien fait de spécial, rit-elle... Pourtant il se dégage une sorte de charme de cet homme. En effectuant de légers mouvements de serpent, Chloé se creusa un petit nid douillet. Elle prit une voix presque sourde :

— Lorsque je suis en compagnie de certaines personnes, elles peuvent parler, gesticuler, je ne sens pas leur présence. Lui, c'est le contraire, immobile et silencieux, il émet comme des ondes qui nous appellent, qui nous enveloppent. À cette minute même...

La fille brune frissonna :

— Arrête, ne raconte pas des choses pareilles avant de dormir. Je vais faire des cauchemars !

Chloé rêva un instant tandis que son amie essayait de se changer les idées. Sophie, la mère de Chloé, entra dans la chambre sur la pointe des pieds. Quand elle vit les enfants qui parlaient à la lueur de la lampe de chevet, elle demanda :

— Vous n'éteignez pas ? Il est tard.

— Encore un peu, supplia Bérangère qui ne parvenait pas à chasser de son esprit les pensées inquiétantes que Chloé y avait glissées.

Sophie les embrassa et sortit.

La fille blonde réfléchit :

— Écoute, proposa Chloé. Cette histoire m'excite trop. Si on vérifiait d'abord que cette pierre mystérieuse existe bien ? Je suis sûre qu'elle se cache dans le gros buisson de ronces du Boismalin.

— Ha bon ! Comment tu sais cela, toi ? s'étonna Bérangère.

— Mais tout le monde est au courant que l'Augustin s'est fait une resserre dans les épines, là-bas. Il y garde ses cueillettes. Personne n'oserait y entrer. Les gens ont trop peur de lui. C'est là que se trouve la pierre, j'en suis sûre. Tu comprends, il a fait son abri dessus, comme cela personne ne risque de la découvrir.

— Tu entrerais dans le souterrain ? Mais il nous a averties : il y a des pièges, s'affola Bérangère frémissante.

— Non évidemment, sourit Chloé. On n'entre pas, on vérifie la présence de la dalle, c'est tout.

— Ensuite ?

— On décidera sur place selon ce qu'on trouvera, conclut sa copine.

Ce soir-là, le sommeil tarda. Elles s'agitèrent sous les draps un long moment. Puis la chambre s'emplit d'une double respiration régulière et paisible.

Le lendemain matin, elles enfourchèrent les VTT en direction du Boismalin... Elles évitèrent les profonds sillons creusés par les roues crantées des tracteurs... Dans la clairière, elles piétinèrent la végétation rabougrie parsemée de champignons... Enfin, elles appuyèrent les bicyclettes contre un tronc, elles se faufilèrent entre les chênes de la forêt. Ici la nature sauvage commençait. Bérangère et Chloé observaient le silence dans l'espoir de surprendre un chevreuil en promenade, ou bien d'entendre le chant mélancolique d'un oiseau forestier. Les bruits inconnus ne suscitaient pas la peur. Au contraire, ils affûtaient la curiosité.

Bientôt, elles atteignirent le buisson de mûrier où l'Augustin avait aménagé son abri. Des branchages bouchaient l'entrée. Elles pénétrèrent dans le tunnel taillé dans les tiges épineuses. Elles parvinrent dans une sorte de réduit rempli de cageots de pommes sauvages et de champignons. À la lueur d'une lampe, Bérangère

repéra un endroit où les tiges étaient plus minces. Munie de son sécateur, elle commença à les couper.

Chloé, tout en observant les moindres plantes susceptibles de garnir son herbier, la regardait faire :

— Cela me rappelle l’histoire d’Aladin. Tu sais, ce garçon envoyé dans une grotte par un faux oncle. Il doit remonter la lampe merveilleuse...

— Je ne suis pas un garçon, s’énerva son amie brune. Si tu te prends pour mon oncle tu devrais te laisser pousser les moustaches !... J’aimerais bien ne pas être la seule à me piquer les doigts, finit-elle en tendant l’outil à sa copine.

À son tour, Chloé creusa le passage dans la végétation si peu accueillante. Des piquants tiraient les mailles de son pull. Elle baissait la tête pour ne pas se prendre les cheveux dans les griffes du mûrier.

Une bonne nuit de sommeil avait redonné du courage aux filles. Elles n’entreraient pas dans le souterrain, c’est ce qu’elles avaient décidé. Du coup, elles se sentaient plus détendues.

Plusieurs minutes de débroussaillage plus tard, Bérangère buta contre une marche aux arêtes émoussées, recouverte de mousse.

— Regarde ! fit-elle remarquer.

En silence, la fille brune finit d'en dégager les abords. Sa compagne termina d'agrandir le tunnel jusqu'à en faire une sorte de tonnelle où l'on pouvait se tenir debout facilement. Puis elles grattèrent la roche grise avec des truelles. L'excitation gagna Chloé quand elle reconnut des lettres gravées. Elle s'activa de plus belle. Bérangère se releva. Elle jugeait la découverte : une pierre de schiste d'une quinzaine de centimètres d'épaisseur, sur cinquante de large et d'un mètre de long. Sans aucun doute, des inscriptions apparaissaient en creux.

Chloé se redressa. Sans dire un mot, elle observa la trouvaille à son tour. Un imperceptible serrement dans la poitrine trahissait son émotion.

— Il n'a pas menti, remarqua Chloé en parlant du mété...

— Qu'est-ce que cela prouve ? la coupa sa camarade d'un ton brutal.

Cette intonation ne trompa pas Chloé. L'existence du souterrain devenait plus probable. Alors Bérangère ne parvenait pas à dominer complètement son émotion.

Un piétinement régulier des feuilles jonchant le sol attira l'attention des filles. Le bruit se rapprochait... Non, il ne s'agissait pas d'une personne. Plutôt d'un animal. Elles distinguèrent un arrêt. Le trottement reprit. Il se rapprochait...

4 Le piège

La présence de la pierre rendait cette approche mystérieuse.

La veille, sous le charme de l'Augustin, elles avaient espéré découvrir un trésor. Puis, décontenancées, elles avaient accepté de simples recherches dans une bibliothèque poussiéreuse. Ensuite, la fièvre tombée, méfiantes à l'égard du vieil homme, elles avaient tenu à vérifier son histoire.

Tout à coup, cette pierre les replongeait dans une atmosphère énigmatique. Elles sentaient peser sur elles les dangers du souterrain. Elles auraient juré que des pillards surgis du passé les guettaient, menaçaient de nouveau le village.

Les pas s'introduisaient dans le tunnel, hésitaient...

— J'ai peur, murmura Chloé.

Elle se rapprocha de Bérangère. Elle braqua le faisceau de la lampe électrique sur le tunnel.

— Cléopâtre ! s'extasia-t-elle rassurée.

Les filles caressèrent la chienne. Ce geste sans importance dissipa la tension qui s'était emparée d'elles.

Cléo s'écarta, s'accroupit près de la fameuse dalle et elle urina dessus. Les deux filles éclatèrent de rire. L'acte naturel de la chienne les faisait redescendre dans la réalité de la vie quotidienne. Il leur rappelait qu'une pierre n'était qu'une pierre après tout.

Les filles caressèrent l'animal. Puis Chloé se remit à l'ouvrage. Elle s'appliqua à racler la terre autour de la marche. Un dallage apparut, régulier. Elle en nettoya le tour. Bérangère évacuait la poussière, les morceaux de racines et les débris de terre.

Pendant ce temps, Cléopâtre batifolait, jouait avec sa queue comme un chiot, courait après un insecte, l'agaçait de sa patte. Ensuite elle attrapa un mulot avec lequel elle s'amusa. Elle lui laissait un peu de liberté, il s'enfuyait. Aussitôt elle lui sautait dessus, veillant cruellement à lui laisser suffisamment de vie pour que le manège continue. Chloé s'arrêta et la regarda. Vraiment cette chienne était comme aucune autre. Jamais la fille blonde n'avait vu pareils jeux à une chienne. Elle en venait à se poser des questions sur sa bonne santé mentale quand soudain il se produisit un incident surprenant. Cléo avait abandonné le rongeur sur une dalle d'apparence normale. Elle s'était éloignée à reculons. Le mulot mal-en-point se redressa péniblement. Il esquissa quelques

pas. Le voyant reprendre vie, la chienne, vigilante, prit son élan, effectua un bond assez haut et retomba sur sa proie. À cet instant précis, la dalle où se trouvaient les deux animaux s'enfonça de quelques centimètres dans le sol, tandis que la pierre gravée se déplaçait doucement en émettant un crissement.

Stupéfaites, les filles se figèrent sans voix. Cléo abandonna son jouet. Elle se mit en arrêt, grogna, jetant parfois un regard interrogateur à ses maîtresses.

La marche poursuivait inexorablement son chemin. Elle découvrait derrière elle un trou ovale, noir comme un four.

Le mulot avait retrouvé du tonus. Dans un dernier effort, il rampa jusqu'à l'ouverture. Il s'y précipita. Cléo, furieuse de le perdre, aboya. Elle s'approcha du trou. Les pattes de devant à plat, elle huma l'air.

— Tu restes ici ! Tu ne descends pas !

Curieuse, Chloé se saisit de la lampe torche. Elle éclaira l'entrée mystérieuse qui venait de s'ouvrir. Heureuse, Cléo suivait le mouvement du faisceau lumineux : une sorte de puits d'environ deux mètres de profondeur s'enfonçait dans le sol. Sur la paroi, s'agrippaient des barreaux en fer rouillé.

Au fond, la lumière électrique s'arrêta sur le mulot. La chienne aperçut sa proie, aboya brièvement et se jeta dans le trou. Le bruit sourd de sa chute produisit un écho. Chloé jura. À plus d'une hauteur d'homme en dessous d'elle, Cléo se relevait et disparaissait. Sans réfléchir, la fille blonde ordonna à sa compagne :

— Prends une corde !

Puis elle dévala l'échelle de fer. Bérangère suffoqua. Dans un souffle, elle cria :

— Mais on avait dit que...

La voix étranglée, elle termina :

—...on n'entrerait pas !

Résignée, la fille brune prit son sac à dos avec un geste de mauvaise humeur. Elle s'aida des barreaux à son tour. Ses semelles marquaient chaque échelon pesamment. La moutarde montait au nez de Bérangère.

— Vite ! la pressa Chloé. Apporte la corde ! Je vais la ligoter cette chienne de malheur. La saucissonner ! La mettre aux croquettes et à l'eau pendant une semaine !

Cléopâtre n'appréciait pas du tout les croquettes.

Arrivée en bas, Bérangère découvrit une galerie horizontale, au plafond voûté. Un peu plus loin, Cléo faisait face, elle s'amusait avec son mulot. Chloé la tenait par la peau du cou. Bérangère passa la tête et les cuisses

de la chienne au travers de la corde à la façon des attelages de chiens de traîneau. Puis elle explosa.

— On avait dit qu'on réfléchirait avant d'entrer dans le souterrain, hurla-t-elle. Tu sais qu'on peut mourir ici, espèce de nulle ! Mourir, tu sais ce que cela veut dire ?

— Tu crois qu'elle a réfléchi, elle, répliqua Chloé sur le même ton en désignant Cléopâtre.

La querelle dura encore. Les voix résonnaient dans le boyau de pierre. Cléopâtre, elle, ne s'intéressait qu'à son jouet vivant. Insouciante, elle taquinait le mulot du bout des pattes. Soudain, elle effectua un saut sur place et déclencha un piège ! Sous son poids, la dalle où elle était venait de disparaître ! La pierre s'était ouverte comme la porte d'une trappe. La chienne tomba dans le nouveau trou qui occupait toute la largeur du souterrain. Entraînée par l'animal, Bérangère s'étala à plat ventre. À l'autre bout de la laisse, Cléopâtre aboyait, s'agitait, les pattes dans le vide. Bérangère glissait sans trouver d'aspérités pour se retenir.

Affolée, elle disputa Chloé :

— Fais quelque chose ! Tu vois bien que je glisse. Je tombe dans le trou. Tomber ! Tu comprends ?

Chloé réagit enfin. Elle agrippa les chevilles de son amie qui s'immobilisa.

— Ouf ! fit celle-ci. Il était temps !

— Qu'allons-nous faire ? se demanda Chloé. Si je te lâche, vous tombez. Et je n'arrive pas à tirer.

Bérangère, le nez au ras de ce qu'il convenait d'appeler une oubliette, essayait de calmer Cléopâtre :

— Doucement, doucement. Comment veux-tu que je te remonte si tu gigotes comme cela ?

Après deux ou trois minutes d'efforts de part et d'autre, la situation s'avéra bloquée : impossible à Bérangère de remonter la chienne, impossible à Chloé de tirer suffisamment son amie pour sortir la chienne du trou.

— Je t'assure que cette chienne, je vais la... commença à pester la fille blonde.

5 Le trouble-fête

— Salut ! C'est sympa ici, dit calmement une voix de garçon qui fit sursauter les filles. On est dans un souterrain ?

Chloé ne pouvait pas voir l'inconnu qui parlait derrière elle, Bérangère encore moins.

— Tu peux m'aider à sortir ma copine de là ? dit précipitamment Chloé sans chercher à savoir qui avait parlé ni comment il les avait rejointes.

— Quelle copine ? demanda tranquillement le nouveau venu dont les yeux ne s'étaient pas encore habitués à la pénombre.

— Celle que je tiens et qui va tomber, pressa la fille blonde.

Le garçon dépassa Chloé, ramassa la lampe tombée durant la glissade. Il éclaira la scène, une main dans la poche.

— Ha oui, tiens ! Vous êtes deux. Je n'avais vu que toi, précisa le garçon en s'adressant à Chloé.

— C'est bientôt fini les politesses, s'énerva Bérangère. Tu ne peux pas nous aider par hasard ?

— Ben, pourquoi tu ne te relèves pas seule ? interrogea innocemment le garçon immobile.

— Parce que je tiens une chienne à bout de bras depuis trois heures et que j'ai envie d'aller au cinéma ! exagéra la fille brune, hors d'elle.

— Trois heures ? Une chienne ? Mais où est-elle ?

— Là, dans le trou ! Tu te dépêches ou je te fais un procès pour non-assistance à personne en danger, s'égosilla Chloé à son tour.

— OK, j'ai compris. Il y a urgence ! Je suis là, dit posément l'inactif.

Il posa la lampe à quelques centimètres de l'ouverture. Il s'allongea sur les dalles humides. Il plongea ses bras dans le trou et saisit la corde.

— À trois, on tire, prévint-il.

Il compta :

— Un... deux... trois... han !

Quatre tractions plus tard, les yeux apeurés de Cléopâtre luisaient devant eux. Bientôt le garçon put prendre la corde à la hauteur du cou de l'animal. Chloé s'agenouilla et l'aida à sortir la chienne. Ils l'allongèrent. Chloé défit la laisse. Elle félicita Bérangère :

— Heureusement que tu n'as pas fait un nœud coulant, sinon elle se serait étranglée !

— Catastrophe ! s'écria le garçon.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiétèrent les filles.

— J'ai sali mon survêt tout neuf ! se lamenta leur sauveur.

Bérangère et Chloé éclatèrent de rire. Le garçon haussa les épaules. Il se pencha au-dessus du trou.

— Ho la la, c'est profond ce truc ! s'extasia-t-il.

Sa remarque réussit à faire diversion. Les filles s'approchèrent. Un long conduit s'enfonçait dans le sol. On ne voyait pas le fond. Pourtant, très loin, de l'eau renvoyait faiblement les rayons de la lampe torche. Celui qui tombait là-dedans se fracassait le crâne contre les parois avant de se noyer.

— Astucieux ce piège, pensa Chloé, la gorge serrée.

— Il est super votre souterrain, commenta le garçon, dangereux mais super.

— Tu t'appelles comment ? l'interrogea Bérangère.

— Lucien Chavignolle.

— Je ne t'ai jamais vu ici, intervint Chloé.

— Normal, c'est la première fois que je passe mes vacances chez mon grand-père Alfred.

— Alfred ? Celui qui habite sur la route de Maillet ?

— Oui, répondit Lucien.

— Hé bien merci Lulu ! dit Bérangère. Tu m’as sauvé la vie.

Elle s’approcha de lui. Elle l’embrassa sur les deux joues.

— Comme on est ingrates, on ne t’a pas remercié, surenchérit Chloé qui l’embrassa à son tour.

Lucien ne sembla pas apprécier le geste des filles. Du revers de la main, il s’essuya les joues :

— De rien. Je me promenais dans le bois. J’ai vu votre percée dans les ronces. Je me suis demandé ce que c’était. Alors je l’ai suivie. Là, j’ai découvert le trou, j’ai entendu vos cris. Ma curiosité m’a poussé jusqu’ici... Vraiment vous êtes fortes d’avoir découvert un souterrain. Il va jusqu’où ? Vous avez la carte ? Il y a un trésor ?

Embarrassées, les filles ne savaient que répondre. Elles ne pouvaient révéler le secret du mété, même si ce Lucien leur était sympathique.

— Non... Non... hésita Chloé. Ce n’est qu’une vieille cave. Ce n’est pas la première fois qu’on vient. Jusqu’à présent on n’a pas eu d’ennui...

Bérangère vint à son secours :

— Il y a certainement eu un effondrement de terrain. D’ailleurs, c’est parce qu’on s’ennuyait que nous sommes

venues. Il n’y a rien de fantastique, ici, tu sais, le souterrain se termine très vite.

Chloé cajolait Cléopâtre toujours allongée. Elle changea de conversation :

— Il n’y a pas de trésor... Je m’inquiète pour Cléo. Il faudrait la remonter. Ici nous ne pouvons pas voir si elle est blessée.

À la file indienne, ils escaladèrent l’échelle. Chloé portait la chienne sur les épaules. Elle progressait doucement.

Arrivée la première, Bérangère l’aida à poser son fardeau. Si joyeuse, si tonique tout à l’heure, Cléopâtre ne se remettait pas du cauchemar qu’elle venait de vivre.

Lucien monta sur la pierre qui avait déclenché le mécanisme d’ouverture. Il testa sa résistance par de petits soubresauts. La pierre couina et reprit sa position normale. Lucien eut à peine une moue d’étonnement.

Quant aux filles, elles venaient de ressentir une émotion si forte qu’elles accordèrent peu d’intérêt au phénomène. C’est à peine si elles frémirent quand la marche gravée glissa lourdement et reboucha lentement le puits ovale d’où ils venaient de remonter.

— Bon sang ! Si j’avais fait cela pendant que vous étiez en bas... imagine Lucien.

Les filles se regardèrent.

Cette fois, un frisson d'horreur leur parcourut le dos : dans un cas pareil, elles auraient été prisonnières sous terre, enterrées vivantes !

Lucien tourna les talons.

— À la prochaine, salua-t-il.

— Heu... Dis... essaya de le retenir Chloé.

À défaut de lui faire oublier tout de suite ce qu'il venait de voir, elle cherchait le moyen de le désintéresser rapidement du souterrain. Elle voulait gagner du temps.

— Oui ? demanda Lucien qui s'arrêta.

— Tu ne veux pas goûter à la maison ? proposa Bérangère sur la même longueur d'onde que son amie.

— Non merci, mon grand-père m'attend, rétorqua le garçon d'un ton aimable.

— Tu sais ce n'est qu'une vieille cave sans intérêt, affirma rapidement Chloé.

Lucien perçut la légère inquiétude de la fille blonde.

Il dit en s'éloignant :

— Ne t'inquiète pas, les vieilles caves, je m'en moque...

Quelques pas plus loin, il ajouta sans se retourner :

— Je n'explore que les vrais souterrains...

6 À la bibliothèque

Sous les caresses, Cléopâtre reprenait goût à la vie. Elle se releva, s'ébroua, décrivit plusieurs cercles avec son museau pour se dégourdir le cou. Finalement, elle sollicita d'autres câlins.

— Elle n'a pas l'air d'avoir mal, remarqua Bérangère. Elle est juste un peu choquée. Si seulement elle n'avait pas sauté sur la pierre et déclenché l'ouverture du puits !

— Je me demande pourquoi le mécanisme ne s'est pas mis en route quand j'étais à quatre pattes dessus en train de gratter, s'interrogea Chloé pensivement.

— Bah ! Depuis le temps qu'il n'a pas servi, il a eu du mal à fonctionner.

— Dis-moi, comment on s'y prend pour que ce fameux Lucien ne revienne pas rôder par ici ?

— Tu penses aussi qu'il attend qu'on ait le dos tourné pour revenir explorer le souterrain ? demanda Bérangère.

— J'en ai peur, lui répondit sa copine. Surtout qu'il connaît le fonctionnement de l'ouverture maintenant.

C'est la galère. Le mété nous avait prévenues du danger.

Il ne va pas être content qu'on ait trahi son secret.

Cléopâtre trottina vers la sortie du buisson de ronces.

— On rentre ? suggéra Chloé.

— Oui, approuva Bérangère. Ce serait bien si Félix nous accompagnait à Argenton cet après-midi. Cela accélérerait les recherches à la bibliothèque. Il faut aller plus vite que Lucien.

— Tu crois qu'il va découvrir quelque chose ?

— Non, mais il peut risquer sa vie bêtement en explorant seul le souterrain.

— Écoute. Il faut absolument le prévenir des dangers qu'il court, décida la fille blonde. Cet après-midi, on ira chez Alfred pour avertir Lucien qu'il y a des pièges...

— Il ne nous croira pas, la coupa la fille brune. Il pensera qu'on veut garder l'endroit pour nous toutes seules...

— On trouvera des arguments convaincants. Il le faut. Ensuite on doit convaincre Félix de nous conduire à la bibliothèque.

— D'accord, approuva Bérangère.

Elles arrivaient maintenant aux bicyclettes.

Après le repas, elles se séparèrent. Chloé qui connaissait le village comme sa poche se rendit chez Alfred prévenir Lucien pendant que Bérangère rendait visite à Félix.

Elles s'étaient donné rendez-vous près de l'ancien lavoir. Bérangère arriva la première. Elle attendit trop longtemps à son goût. Son amie, accompagnée de Cléopâtre, finit par la rejoindre.

— Alors ? s'enquit Bérangère, soucieuse.

— Alors ? répéta Chloé, curieuse.

Une des deux devait commencer à rendre compte de sa mission. La fille blonde se dévoua :

— Aucune trace de Lucien ni de son grand-père. D'après les voisins, ils seraient partis chez des cousins, ils ne devraient revenir que ce soir.

— Aïe ! réagit Bérangère. Lucien n'est pas prévenu.

— D'un autre côté, remarqua justement Chloé. Il n'explorera pas le souterrain cet après-midi. On a du temps devant nous. Et toi ?

Bérangère sourit. Elle avait convaincu Félix d'aller à Argenton l'après-midi même.

— Il est content de trouver quelque chose à faire. Il s'ennuyait. On a rendez-vous chez lui à trois heures.

— Il t'a posé des questions ?

— Non, pas vraiment. Il s'est juste inquiété de savoir si tes parents étaient d'accord.

— On ne leur a pas demandé, se rappela soudain Chloé.

— Maintenant, c'est fait, rayonna Bérangère. Ils sont d'accord. Je viens de demander l'autorisation à ta mère.

— Très bien !

Félix conduisait. L'automobile empruntait la route sinueuse du bord de Creuse, large et calme rivière aux crues si soudaines. Les arbres, fiers, y miraient leurs vastes silhouettes décharnées. Quelquefois des masures et des granges s'agglutinaient le long de la chaussée comme si elles y puisaient la vie. Mutin, le soleil bas de la mauvaise saison parvenait parfois à darder ses rayons francs et chaleureux entre les nuages.

— Vous savez que ce n'est pas une bibliothèque de prêt. On consulte seulement les ouvrages sur place, avertit Félix.

— Oui, on est au courant. On va en reconnaissance. Je suis certaine qu'on trouvera des tas de documents intéressants, expliqua Bérangère.

— Et tes recherches sur la chapelle de Lorme ? s'enquit Chloé à l'intention du conducteur.

— Je voudrais vérifier ses origines, commença Félix. Il semblerait qu'elle date du XVI^e siècle...

Les filles prirent soin de continuer cette conversation afin de ne pas avoir à expliquer leur visite si soudaine à la bibliothèque.

Lorsqu'ils furent parvenus à destination, Félix présenta Bérangère et Chloé à Madame Mérialier, une grande femme énergique et douce qui veillait jalousement sur les rayonnages. Le jeune homme s'isola à une table en compagnie d'une dizaine de livres.

D'abord, les filles se promenèrent sans but précis entre les étagères. Puis elles finirent par s'approcher de la bibliothécaire.

— Vous désirez un ouvrage ? demanda la dame prévenante.

— On vient de la part d'Augustin, commença Bérangère.

— Il ne peut pas se déplacer en ce moment à cause de ses jambes qui lui font mal, compléta Chloé.

— Il nous envoie à sa place, précisa la fille brune. Il voudrait des renseignements que vous seule pouvez lui fournir.

— Ce cher Augustin. Il se souvient donc de moi, s'amusa madame Mérialier. Vous êtes de sa famille ? Non, vous ne ressemblez pas à des Berrichonnes. Se faire assister de deux fillettes, heu ! Non, de deux... Presque jeunes filles, excusez-moi. Voilà une idée saugrenue qui lui ressemble. Que désire-t-il ?

Le souvenir du météorologue semblait replonger la bibliothécaire dans de tendres souvenirs qui illuminaient son visage.

— Dans le temps, un certain Monillon, un moine, a été hébergé par la communauté religieuse de la ville. Il y aurait laissé ses Mémoires, exposa Bérangère.

Chloé prit le relais :

— Ce Monillon a vécu à Lorme pendant plusieurs années. L'Augustin aimerait savoir ce qu'il a écrit sur le village.

— En particulier, sur une cachette souterraine que ses aïeux avaient creusée à une époque de troubles.

La grande femme les avait regardées alternativement durant les explications. Elle manifesta son admiration par une légère inclination de la tête :

— Au moins, vous possédez bien votre sujet. Votre maître brille par son érudition. Elle s'emporta presque. Il aurait dû poursuivre des études. Comment se contenter des vaches ? demanda-t-elle avec un mépris sensible. Avec les dons dont la nature l'a comblé ! Revenons à ce qui me vaut votre visite... Monillon... La Congrégation... Les archives ont échoué ici, c'est exact... Le manuscrit, fort ancien, et par miracle assez bien conservé, est malheureusement en latin. Revenez la semaine

prochaine... Je pense que je vous aurai alors le renseignement.

L'expression des visages des « presque jeunes filles » changea soudain.

La bibliothécaire put y lire une énorme déception. Elle chercha à répondre à cette tristesse muette.

— Je dois relire l'ouvrage. Je lisais le latin couramment, mais voici assez longtemps que je ne l'ai pas fréquenté. Les mines des filles se défirent un peu plus.

— Peut-être qu'en me donnant deux ou trois heures, essaya timidement madame Mérialier, je pourrais peut-être retrouver le passage... Mais je ne peux garantir le résultat, ajouta-t-elle avec fermeté.

Les sourires de Bérangère et Chloé rivalisèrent de gaieté.

— Nous vous remercions beaucoup, s'anima la fille blonde. Nous pouvons nous rendre utiles si vous le désirez.

— Pourquoi, vous avez appris le latin ? s'étonna leur interlocutrice.

— Non, rectifia Bérangère, mais nous savons poser des étiquettes, remplir des fiches, porter des livres.

— Excellente idée, vous êtes de braves filles, s'enthousiasma la dame. Des piles d'ouvrages attendent

au grenier. La fragilité de mon dos ne me permet pas de les porter.

Le mystérieux manuscrit

Les deux heures qui suivirent parurent longues aux filles. Elles descendaient des livres par brassées en empruntant un escalier en colimaçon où elles ne pouvaient pas se croiser. La sueur leur coula bientôt sur le front et dans le cou. La poussière vint s'y coller. Le souffle leur manqua. Elles s'assirent un instant au grenier, face à une fenêtre d'où elles admirèrent béatement l'architecture des maisons accrochées aux escarpements des rives de la Creuse.

Puis elles s'attelèrent de nouveau à la tâche. Cette fois elles ménagèrent leurs forces. Elles n'avaient pas le temps de parler. Elles ne rencontraient personne sur le chemin qui menait du grenier au réduit où elles entassaient méticuleusement les livres.

Le travail achevé, elles se rafraîchirent à un petit évier déniché dans un coin. Ensuite, elles se dirigèrent vers le bureau de la bibliothécaire. Une déception les y attendait. Sur le bureau, pas d'ouvrage ouvert, aucune trace de traduction, à vrai dire les différents objets qui occupaient l'espace de travail n'avaient pas bougé d'un

millimètre depuis deux heures. Pire, Madame Mérialier discutait joyeusement à voix basse avec un monsieur.

Chloé crut qu'elle allait éclater de colère. Comment ? La bibliothécaire n'avait rien fait pendant que, toutes les deux, elles avaient sué comme des bêtes de somme ? Finalement, le monsieur s'en alla, une magnifique reliure à la main.

La bibliothécaire les aperçut :

— Les petites chéries ! Comme elles transpirent. J'ai bien travaillé, moi aussi. Venez.

Rassurée, Chloé retrouva son calme.

Madame Mérialier entraîna les filles jusqu'à une sorte d'alcôve envahie de livres, liasses de papier, fiches en tous genres.

— Ne touchez surtout à rien, leur ordonna-t-elle. Mes affaires donnent à s'y méprendre une impression de désordre. Mais je sais où se trouve ce que je cherche.

Elle s'empara d'une grande feuille.

— Par chance, Monillon consacre un chapitre à Lorme. Il raconte des événements du plus grand intérêt... Mais passons. Je vous ai noté ce qui concerne le souterrain.

Elle tendit le papier aux enfants.

— Mon écriture se lit facilement. Voyez en haut le texte latin, en bas une traduction rapide. Soyez indulgentes pour le style.

Bérangère et Chloé se confondirent en remerciements. Madame Mérialier leur demanda de transmettre son bon souvenir à l'Augustin. Et elles se séparèrent.

Félix les attendait près de la sortie. À la vue de leur teint rouge, il s'étonna :

— La lecture vous fatigue drôlement, on dirait !

— Heu ! Non, la bibliothécaire est si gentille qu'on n'a pas pu lui refuser un petit travail, bredouilla Bérangère.

— Petit travail... répéta Chloé, songeuse.

— Vous ne voulez pas épousseter les meubles chez moi ? plaisanta Félix.

Les filles n'apprécièrent pas la plaisanterie. Le conducteur changea de conversation.

— Vous n'imaginez pas la mine de documents qui parlent de la chapelle. Elle a été construite entre Lorme et Poirier. Par la suite, elle fut démontée pierre par pierre et remontée au centre du village...

Les filles n'écoutaient pas. Bérangère serrait dans sa poche la traduction de la bibliothécaire. Chloé et elle mouraient d'envie de la lire. Qu'allaient-elles apprendre ?

Au dîner, Chloé et Bérangère dévorèrent de bon cœur.

— Qu’avez-vous lu à Argenton ? s’informa Julien, le père de la fille blonde.

Sophie répondit à leur place.

— Certainement des recettes de cuisine.

— Pourquoi tu dis cela ? s’étonna Bérangère.

— Parce que vous avez un solide appétit. Feuilletter des recettes, cela donne faim, plaisanta Sophie.

Plus tard dans la chambre, les deux filles déplièrent soigneusement le fameux papier rédigé par Madame Mérialier.

À la suite du texte latin, elles lurent la traduction :

« À Lorme, une famille avait aménagé un refuge sous terre. Une entrée en pleine campagne permettait à ses membres de s’y réfugier si des malfaiteurs les surprenaient dans les activités agricoles.

Deux pièges la protégeaient : une dalle dissimulait une oubliette et une herse circulaire descendait du plafond.

À la demande du patriarche de la famille, j’avais rédigé un avertissement à l’attention des éventuels ennemis ou des curieux. Il fut gravé sur la pierre obturant l’entrée.

Dans la maison du vigneron, une deuxième entrée donnait accès au refuge souterrain.

La troisième entrée s'ouvrait derrière celui qui unit les cœurs, dans une maison proche du Moulin. L'enclume libérait le passage...

Les trois feuilles d'orme protègent et libèrent. »

— Le mété a raison, remarqua Bérangère. L'entrée qu'on a empruntée est la plus dangereuse. On aurait lu ce texte avant, on aurait peut-être évité des mauvaises surprises. Chloé se gratta la tête. Rétrospectivement, un frisson lui parcourut le dos. Si Cléopâtre n'avait pas déclenché le premier piège, une « herse circulaire », autrement dit une cage, les aurait emprisonnées.

Les enfants s'interrogèrent longuement sur les phrases mystérieuses : pourquoi les trois feuilles d'orme protégeaient-elles et libéraient-elles ? Où était la maison du vigneron ? Existait-elle encore ? Les indications sur la troisième entrée étaient vraiment incompréhensibles.

— Le mété nous expliquera tout cela, philospha Chloé.

— Tu as raison... Je suis vraiment fatiguée, dit Bérangère... Puis elle ajouta : Cléo n'est pas très dynamique. Il faudrait la montrer au vétérinaire.

— Elle a eu plus de peur que de mal. Dans un ou deux jours, elle ira mieux, rétorqua Chloé.

— Si demain elle ne va pas mieux, on l’emmènera chez le vétérinaire, décida la fille brune.

— D’accord, en attendant, elle restera à la maison, acquiesça Chloé. À propos de demain, le matin je propose que tu ailles porter la traduction au mété pendant que j’irai prévenir Lucien.

— Toi alors, tu es gonflée, s’offusqua Bérangère. Pourquoi j’irai seule chez l’Augustin ? Pourquoi pas toi ?

— Parce que... Parce que tu t’exprimes correctement, chercha à se justifier sa compagne.

— Tu parles ! pouffa l’autre. Tu as peur, oui !

— Peur de quoi ? protesta Chloé d’un ton qui prouvait que Bérangère avait vu juste.

— Peur de lui. Évidemment, expliqua la brune. S’il posait des questions sur ce qu’on a fait, tu te sentirais à l’aise ?

Chloé hésita. Devait-elle se vanter de pouvoir affronter une telle situation ? Dans ce cas, elle ne pourrait plus refuser d’aller voir le mété. Ou pouvait-elle avouer sa peur ? Là, elle reconnaissait qu’envoyer Bérangère seule n’était pas très sympathique. Elle trouva une solution :

— On n’a rien fait de mal, mais si tu préfères on ira ensemble chez le mété. Ensuite on avertira ensemble Lucien, d’accord ?

Bérangère triompha. Une pointe d'ironie perça de ses paroles.

— Entendu, je t'accompagne chez le vieux. Tu parleras, toi !

Cléo gratta à la porte. La fille blonde lui ouvrit. La chienne paraissait remise de ses mésaventures du matin. Elle s'installa sur le lit entre les filles.

— Tu éteins ? demanda Chloé.

La pièce fut plongée dans le noir.

La deuxième entrée

Le lendemain matin, les enfants se débarrassèrent rapidement de la corvée de la toilette. Elles avalèrent le petit déjeuner. Julien et Sophie, les cheveux ébouriffés, les yeux encore ensommeillés les regardèrent sans trop comprendre.

— Rassurez-moi, supplia faussement le père. Il n'y a pas d'école aujourd'hui ?

— C'est malin, répondit Chloé qui enfilait ses bottes.

Bérangère boutonnait son blouson.

— Les jours de vacances, il faut se lever tôt et profiter de la journée, expliqua-t-elle.

— D'accord, rit Sophie. Dorénavant, je vous réveillerai à sept heures. Fini les grasses matinées.

Dans la montée du Chêne-Mort, les filles échangèrent leurs impressions. Elles marchaient côte à côte sans Cléopâtre.

— La troisième entrée se trouve sans doute dans la maison du mété, supposa Bérangère.

— Tu crois qu'il sait déjà où elle est ? s'enquit sa camarade.

— Je ne vois pas pourquoi il nous demanderait ce qu’il sait déjà, objecta la fille brune, à moins qu’il nous cache ses vraies intentions.

— Je me méfie de lui. Pourtant je lui fais confiance. Bizarre, confia Chloé, pensive. En tout cas, je crois savoir où est la deuxième entrée ! continua-t-elle contente.

— Ha ! fit Bérangère surprise.

— Même s’ils se transforment, les noms de lieux restent presque toujours les mêmes. Le texte de Monillon parle de la maison du vigneron. Or, une maison s’appelle Les Vigneux. Devine ce qui trône au beau milieu de la grange ? Un pressoir très ancien. L’endroit est à vendre du reste... Je brûle d’envie de le visiter.

— Non, protesta la fille brune, tu ne nous entraînes pas une nouvelle fois dans un souterrain.

— Ne t’inquiète pas. Notre mésaventure d’hier m’a servi de leçon.

Elles approchaient de la mesure du vieil homme maintenant. Elles franchirent la haie, cognèrent à la porte. Aucune réponse. Elles jetèrent un coup d’œil à la ronde. Rien ni personne.

Chloé tourna la poignée. Bérangère lui saisit le poignet.

— Tu es folle, on n’entre pas chez les gens comme cela !

— Je n’ai pas de mauvaises intentions, dit-elle haut et clair de manière à montrer à un éventuel témoin qu’elle ne cherchait pas à se cacher. Imagine qu’il soit tombé, qu’il ait eu une crise par exemple.

Son amie se tut. La fille blonde entra en poussant la porte de l’épaule.

— Regarde, il y a du feu.

— L’Augustin a dû sortir. Tu vois qu’il n’est pas là, observa Bérangère à mi-voix.

— Qu’est-ce qu’on fait ? On laisse la feuille sur la table ? demanda la fille blonde.

En silence, sa compagne l’entraîna dehors, peina à fermer la maison.

— Je préfère lui remettre en main propre. On ne sait jamais avec une porte ouverte...

— Il a confiance pour partir en laissant une maison où l’on entre comme dans un moulin, critiqua Chloé.

— Il faut être folles comme nous pour entrer chez lui, comme cela. Je te rappelle que nous sommes allées dans son abri de ronces sans autorisation. Et tu sais ce qui nous est arrivé !

— Tu veux dire qu’on a failli tomber dans le trou parce que le mété ne voulait pas qu’on aille voir sa resserre ? Là, tu exagères !

— C'est cela, c'est cela, répondit Bérangère impatiente.
Viens, ne perdons pas de temps, allons chez Alfred !

— Tu as raison, on reviendra cet après-midi, approuva
Chloé.

Elles rebroussèrent chemin. En passant devant la
Sylvine, la maison de Julien et Sophie, elles
enfourchèrent les bicyclettes. Elles roulèrent en direction
de Maillet. Elles doublèrent le dernier pâté de maisons.

Elles arrivaient à la hauteur d'un portail en bois délabré,
rafistolé avec des ficelles de chanvre et de vulgaires
bâtons.

— Regarde... Les Vigneux... signala Chloé.

Bérangère ralentit tant qu'elle dut poser un pied à terre.
Au fond de la cour s'élevait une grange flanquée d'une
partie habitation. On y apercevait un panneau « À
vendre ». L'accès à la grange se faisait par une avancée
de la même hauteur que le bâtiment. Les toitures
s'enchevêtraient en cascade car de nombreux appentis
complétaient le corps principal.

— C'est joli, finit par dire Bérangère.

Elle n'arrivait pas à redémarrer. La curiosité la taquinait.

— On n'a pas le temps d'aller voir, hein ? demanda Chloé
sans conviction.

— On doit prévenir Lucien, rappela Bérangère, l'œil terne.

— Pourtant...

Les deux filles se lancèrent un regard rieur. Elles sourirent de se sentir si complices.

— Quelle paire on fait !

— Pas besoin de parler pour se comprendre !

C'était décidé, elles allaient jeter un œil aux Vigneux. Ensemble, elles poussèrent le portail. Elles avancèrent jusqu'à la grange en marchant à côté des vélos. Savoir la deuxième entrée du souterrain si proche savoir que d'après Monillon aucun piège n'était à craindre les excitait intérieurement. Elles retenaient leur souffle. Elles glissèrent un œil entre les planches disjointes des portes de la grange. Chloé eut un brusque mouvement de recul. Elle mit un doigt sur la bouche et signifia à sa camarade de s'écarter.

— Il y a du monde ! J'ai entendu du bruit, expliqua-t-elle. C'est bizarre pour une maison abandonnée !

— Tu rêves, commença Bérangère...

Elle s'interrompit, des chocs métalliques venaient de retentir. Instinctivement, elles se cachèrent sur le côté de l'avancée. Dans la manœuvre, une poignée de guidon s'accrocha à une sonnette.

— Tu n’as pas entendu du bruit ? demanda une voix d’homme à l’intérieur.

— Je vais voir, fit une seconde voix.

Les filles se plaquèrent le long du mur. La porte de la grange grinça. Quelques secondes s’écoulèrent. Un claquement retentit. L’inconnu s’était juste contenté de regarder dehors. Les filles respirèrent. En silence, elles conduisirent les vélos dans un appentis encombré d’un bric-à-brac indescriptible. Au milieu de ces objets divers, personne ne pourrait les remarquer. Puis elles se dirigèrent vers une ouverture sur la gauche de la grange. Chloé savait qu’elles y trouveraient une étable séparée du reste de la grange par des poteaux de bois, au travers desquels on nourrissait le bétail. En Berry, c’était la disposition traditionnelle de ce type de bâtiment. Par bonheur, la porte avait rendu l’âme. Elles entrèrent facilement. Des bottes de paille s’empilaient le long des poteaux. Elles étoufferaient les bruits que les filles pourraient faire. Bérangère découvrit un trou entre deux bottes. Délicatement, elle l’agrandit, suffisamment pour voir à deux, pas trop pour ne pas se faire repérer.

Chloé glissa à l’oreille de son amie :

— Ils n’ont pas l’esprit tranquille.

Celle-ci approuva de la tête.

Elles espionnèrent les hommes. Ils roulaient précautionneusement des fûts en fer. Ils les prenaient dans un renforcement à droite et les déplaçaient derrière l'imposant pressoir qui occupait le centre de la grange. Lorsqu'ils passaient derrière l'appareil, seules les têtes dépassaient, puis elles disparaissaient tandis que les fûts se cognaient de façon répétitive.

— Ils doivent descendre, suggéra Chloé.

Lentement, maîtrisant chaque mouvement, elle se dirigea à l'arrière de l'étable. Elle escalada un monceau de foin. Elle ménagea une autre ouverture. Maintenant son champ de vision s'étendait derrière le pressoir. Bérangère aussi attentive à ses propres gestes, partagea bientôt cet observatoire.

De fait, les manutentionnaires descendaient un escalier. Comme pour l'entrée du souterrain dans le buisson de ronces, Chloé distingua deux pierres particulières. Sauter sur la première déclenchait certainement un mécanisme qui déplaçait la seconde et ouvrait un passage dans le sol. Ici, l'entrée dans le souterrain se faisait, non pas par une sorte de puits, mais par un escalier qui commençait au ras du dallage et s'enfonçait en sous-sol.

— La deuxième entrée ! pensa Chloé.

Un prisonnier

Tout en travaillant, l'un des deux hommes dit à son compagnon :

— Je retirerai le panneau « À vendre ». On ne sait jamais, des curieux peuvent vouloir visiter.

— Tu as raison. Le patron compte revendre la baraque d'ici deux ou trois ans. Il ne l'a pas payée cher. Il la revendra encore moins.

— Oui, reprit le premier. Entre-temps, il se sera débarrassé d'un maximum de marchandise. Je n'aurais jamais cru que ramasser les poubelles pouvait rapporter autant d'argent...

— Mais quelles poubelles ! le coupa le second. Des produits toxiques comme ceux-là coûtent une fortune à retraiter pour les rendre inoffensifs. Les industriels, trop contents de s'en débarrasser, paient de grosses sommes aux gens qui les prennent en charge. Le patron est futé. Il empoche l'argent, mais par économie, il cache les fûts dans divers endroits au lieu de les retraiter.

— Pas très légal, commenta l'autre.

— Formellement interdit. Avec ces tonneaux, il y a de quoi rendre malade une petite ville de 3 000 habitants.

— Je comprends pourquoi il nous paie si bien.

Ils se turent un instant, le temps de descendre un baril sous terre. Quand ils réapparurent, le premier demanda :

— Elle va loin cette cave ?

— Je ne crois pas. D’ailleurs même si elle continuait, je ne jouerais pas les explorateurs. Dans les vieux sous-sols, les risques d’effondrement sont fréquents. Tiens, le mois dernier, j’ai failli me retrouver enterré vivant dans une mine d’or désaffectée en Auvergne.

— Non ?

— Si, si, comme je te le dis...

Il suspendit ses paroles, puis il reprit plus bas :

— Tu n’as pas entendu un bruit ?

— Pas particulièrement.

— Je t’assure.

Les filles se regardèrent, terrifiées. Est-ce qu’elles étaient découvertes ? Comment ? Qu’est-ce qui les avait trahies ? Elles hésitaient à respirer. Que faire ? Courir, sortir, courir encore ? Impossible, les pollueurs auraient tôt fait de les rattraper !

Ne sachant pas quoi faire, elles restèrent immobiles, elles se tassèrent juste un peu plus derrière la meurtrière improvisée dans le foin.

Contrairement aux craintes des filles, les malfaiteurs empruntèrent l'escalier à pas de loup, l'un tenait la lampe prête à s'allumer, l'autre un manche d'outil. Des sons confus et déformés jaillirent du souterrain. Un homme remonta. Il chercha quelque chose des yeux. Il marcha à grandes enjambées vers l'observatoire des filles. Soudain la gorge de Chloé se dessécha, ses yeux s'écarquillèrent. Son teint pâlit. Bérangère n'en menait pas large non plus. Ça y était, cette fois ! L'homme les avait découvertes ! Qu'est-ce qu'il allait leur faire ?... En tout cas, elles se défendraient jusqu'au bout ! Il avança la main, il s'empara d'une corde pendue aux poteaux de bois que les bottes de paille cachaient aux filles. Immédiatement il tourna les talons puis s'engouffra sous le sol. Elles n'étaient pas découvertes !

Chloé et Bérangère se sentaient incapables de bouger, même le petit doigt. Toujours elles fixaient des yeux la tache obscure qui conduisait au souterrain. L'instant parut des heures. Enfin les deux hommes refirent surface. L'un se frottait les mains.

— D'où il sortait ce petit morveux ?

— Je ne sais pas. Il faut avertir le patron. Si on le relâche, il risque de vendre la mèche de notre petit trafic.

— Bonjour les ennuis.

— Il n’y a qu’une solution. Couic ! assura un malfaiteur tandis qu’il se passait le doigt sur la gorge.

— Avec un môme ? protesta son comparse.

— Trop de monnaie en jeu, mon vieux.

Là-dessus, le malfaiteur sortit un téléphone portable de sa poche. Il essaya de composer un numéro. En vain. Il recommença plusieurs fois puis s’exclama :

— Bon sang, le gamin m’a flingué mon portable avec ses coups de pieds !

— Un bruit de moteur ! Voilà Paulo qui arrive, l’interrompt l’homme aux scrupules. Il livre de nouveaux bidons.

Les portes branlantes de la grange furent poussées en grand. Une camionnette recula. Le conducteur arrêta le moteur. Il sauta de son siège et salua les autres.

— Allez, on décharge la fournée.

Les trois hommes délestèrent le véhicule de sa cargaison. Le plus cruel des manutentionnaires s’adressa au conducteur :

— Tu me déposes à un téléphone. Et tu me ramènes ici. Cas de force majeur, mon vieux. Il faut que je parle au

patron et mon portable est cassé. Ne pose pas de question. Moins tu en sauras, mieux tu te porteras.

La camionnette démarra. Elle marqua une pause, le temps de fermer la grange. Puis le moteur vrombit et les pneus crissèrent sur le gravillon de la cour.

Bérangère et Chloé soupirèrent profondément. Elles s’adossèrent à la paille. La fille blonde essaya d’avaler sa salive en vain : sa bouche était aussi sèche qu’une pierre au soleil.

L’homme qui restait seul sortit de sa poche un baladeur. Bientôt, il se trémoussait. Il avait réglé le son si fort que les filles entendaient le rythme de la batterie. Elles pouvaient parler sans crainte d’être découvertes, maintenant.

— Pas la peine d’aller chez Alfred, constata Bérangère. Je crois savoir où est Lucien. Je parie que c’est lui qui vient de se faire prendre.

— Pourvu qu’ils ne l’aient pas blessé ! espéra Chloé.

Elle regarda sa montre :

— Les parents nous attendent pour le repas !

— Impossible d’y couper, ajouta la fille brune. Nous devons passer à la Sylvine.

— Pourquoi ?

— On doit aller chercher une corde, une lampe, un couteau, une gourde...

— Arrête-toi ! Tu veux faire le tour de la terre ?

— Mais non ! rectifia Bérangère. Seulement on ne peut pas s'aventurer dans le souterrain sans prendre quelques précautions...

— Lucien nous a sauvé la vie. À nous de l'aider, comprit Chloé.

Elle réfléchit un moment puis exposa son idée :

— En arrivant à la Sylvine, tu fileras dans la chambre. Tu entasseras rapidement ce dont nous avons besoin, dans un sac à dos. Je m'occupe de la gourde. Ensuite, tu sors sans t'occuper de quoi que ce soit.

Toujours sur le qui-vive, les deux filles récupérèrent les vélos dans l'appentis où elles les avaient cachés. Elles pédalèrent à perdre haleine. Bérangère entra par la porte de derrière. Par-là, elle risquait moins de rencontrer quelqu'un. Chloé se rendit à la cuisine déserte. Pendant qu'elle confectionnait des sandwiches, Sophie la surprit.

— Que trafiques-tu ? s'enquit-elle surprise.

— Je fais des casse-croûte. Je t'ai cherchée pour te demander, mais je ne t'ai pas trouvée, mentit Chloé en s'affairant.

— Tu n’as pas dû chercher énormément parce que j’étais dans ma chambre, objecta Sophie, soupçonneuse.

— Je t’en prie, supplia Chloé, on s’amuse bien. On aimerait pique-niquer avec un copain qu’on a rencontré.

— Qui donc ?

— Lucien, le petit-fils d’Alfred. Il a notre âge. C’est génial. Tu nous laisses faire maman, dis ?

— J’aurais aimé être au courant avant, fit Sophie d’un ton ferme.

— Ho dis, c’est promis, la prochaine fois je te demanderai à l’avance ! C’est oui ?...

Chloé essayait les intonations qui pouvaient faire craquer sa mère. Elle réussit. Sophie accepta.

— Pas d’imprudence ! À l’avenir, préviens d’abord.

Chloé enlaça sa mère. Elle l’embrassa chaleureusement.

— Merci maman !

Elle se pressa de remplir la gourde. Dehors Bérangère l’attendait déjà. Elles enfourchèrent les VTT et enclenchèrent les vitesses les unes après les autres de façon à aller le plus vite possible. Leurs jambes ressemblaient aux ailes d’un moulin un jour de grand vent.

10

L'exploration

Elles avaient à peine parcouru une dizaine de mètres qu'elles entendirent des aboiements. Cléopâtre, totalement remise, les poursuivait. Elle les rattrapa facilement. Les filles qui roulaient côte à côte s'écartèrent de manière à lui ménager une place entre elles deux.

— La bande est au complet, cria Chloé. Ils vont voir ce qu'ils vont voir !

Elles ralentirent en débouchant dans le chemin. Elles sélectionnèrent une vitesse moins rapide. Contrairement à leurs habitudes, elles ne respectèrent pas le silence du Boismalin. Cette course folle ravissait la chienne qui jappait de plaisir.

Elles sautèrent des bicyclettes en marche. Celles-ci échouèrent dans les brindilles et l'humus. Bérangère pénétra la première dans le tunnel de ronces, Chloé la suivit. Cléopâtre prenait du retard.

Chloé se préparait à sauter sur la dalle qui déclenchait le mécanisme d'ouverture quand Bérangère l'arrêta :

— Vérifions que nous avons emporté le nécessaire. On ne sait jamais, j'ai préparé le matériel si vite !...

Le sac de Chloé ne contenait que la nourriture qui avait servi d'alibi à leur absence au repas familial. Quatre mains fouillèrent donc celui de Bérangère.

— Corde, canif, chaussettes ?...

— Pourquoi tu as pris des chaussettes ? Nous ne partons pas aux sports d'hiver !

— Deux lampes... J'ai pris des chaussettes parce que... parce que... Je ne sais pas. L'affolement sans doute.

— Une bougie, des allumettes... Ha, je n'ai pas oublié le plus important, continua Chloé en fouillant dans sa poche.

Elle sortit de sa poche la feuille de Madame Mérialler. Cléopâtre, assise, inclinait la tête d'un côté puis de l'autre. Elle voulait connaître la suite du jeu. Quand elle vit Chloé sautiller sur la dalle, elle se redressa, les oreilles droites, la queue battante. Elle aboya. Bérangère s'approcha d'elle :

— Ne t'inquiète pas, ma belle. Tout ira bien. Du moins il faut le souhaiter, la rassura-t-elle. Si tu ne veux pas nous accompagner, reste ici. Tu pourras prévenir Julien et Sophie s'il nous arrivait des ennuis.

La marche gravée s'ouvrit doucement. La chienne recula. Elle aboya de plus belle. Les filles s'engagèrent dans le puits. Cléopâtre s'approcha du trou. Elle grognait.

— Tu ne sautes pas ? lui demanda Chloé. Attends !

Elle remonta, se pencha. Elle installa l'animal sur ses épaules à la façon d'un berger qui porte un agneau.

— Tu es lourde, toi ! s'exclama-t-elle.

Elle s'engagea de nouveau sur les barreaux de fer. Elle sentait la chienne tendue. Elle lui parlait doucement pendant la descente qu'elle effectuait difficilement. Une troisième main lui aurait donné plus d'aisance car elle devait s'accrocher tout en maintenant l'animal.

Arrivée en bas de l'échelle, elle déposa la chienne par terre. Cléopâtre avança résolument puis s'arrêta net devant l'oubliette qui s'était ouverte lors de leur précédente expédition.

— Regarde, on dirait que quelqu'un est passé par là ! fit observer Bérangère.

— C'est sûrement l'œuvre de Lucien, commenta Chloé en balayant le trou avec le faisceau lumineux de la lampe. Pas bête, il a fait un pont.

En effet, une solide planche de chêne traversait le sol sur toute la longueur du trou.

— Il faut quand même faire super attention en traversant !

Elles parlaient à voix basse. Il fallut beaucoup de patience et de paroles réconfortantes pour décider

Cléopâtre à traverser le passage dangereux. D’abord elle refusa, ensuite, trop confiante, elle voulut renifler dans l’oubliette. Peut-être se souvenait-elle de son mulot ! Les filles et la chienne se retrouvèrent cependant de l’autre côté de l’endroit fatidique.

— Il reste encore la herse à franchir !

— Toi, tu restes au pied, ordonna Chloé à Cléo. Pas question que tu déclenches encore une machine infernale.

La chienne eut un regard éploré. Elle poussa une plainte. Elle comprenait. La petite troupe avançait très précautionneusement. Les lampes exploraient les parois et la voûte. Les pieds tapotaient le sol pour en tester la solidité. Alors seulement les filles s’enhardissaient d’une cinquantaine de centimètres.

— À ce rythme-là, les bandits ont cent fois le temps de... commença Chloé, maussade.

— Tais-toi ! la coupa Bérangère. On ne peut pas faire autrement. Si on se retrouve prisonnières de la herse, on perd toute chance de délivrer Lucien.

Les murs se couvraient progressivement de mousse. Au sol, la terre battue remplaçait les pierres. L’humidité transpirait de partout. La boue collait aux chaussures de sports des filles. Quelquefois, Cléo secouait une patte

trop boueuse à son goût. Au fur et à mesure de leur avance, le souterrain devenait de plus en plus abîmé. Les filles découvrirent une pierre tombée de la voûte. Elles levèrent les yeux. Au passage, elles reçurent une poignée de terre du plafond. Bérangère s'épousseta d'un geste agacé.

— Pourvu que cela ne nous tombe pas dessus, souhaite Chloé.

— Ne parle pas de malheur !

Elles reprirent leur lente progression.

— Un escalier ! Un tournant ! s'exclamèrent-elles soudain.

Elles avaient parlé trop fort.

— Qui c'est ? interpella quelqu'un.

Le sang des filles se figea. Qui appelait ? Un malfaiteur ? Celui qui voulait tuer Lucien, par exemple ?

La cage maudite

Chloé éclaira rapidement une dernière fois l'escalier qu'elles venaient de découvrir. Puis toutes deux, elles éteignirent les torches. Du pied, elles tâtaient les marches avant d'en descendre une. Elles prenaient soin de ne pas faire de bruit. Cléopâtre renifla. L'air humide lui provoqua un éternuement.

— C'est qui ? martela une voix féminine.

Dans le noir, Chloé et Bérangère se donnèrent la main pour se rassurer. Tout à coup, elles se heurtèrent à un mur gluant. Elles eurent un mouvement de recul qui les fit tomber assises sur les marches.

Sans lumière, elles n'avaient pas vu qu'à cet endroit le souterrain faisait un coude. Elles devaient tourner à gauche pour continuer.

— Il y a quelqu'un ? reprit la voix.

Les filles se rapprochaient certainement de la personne qui appelait car le ton devenait plus clair. Il dénotait de la jeunesse et de l'inquiétude. Cléo renifla encore. Elle jappa gaiement. Désorientée par sa chute, Chloé hésitait à se relever.

— Au secours ! appela la voix. Au secours ! Aidez-moi !

La sincérité de l'appel dissipa les craintes des filles. Cela ne pouvait pas être une personne malveillante. Chloé ralluma sa lampe la première. Bérangère l'imita. Après quelques secondes de recherche, les faisceaux lumineux s'arrêtèrent sur le visage perdu d'une enfant prisonnière dans une cage : la « herse circulaire ! »

— On arrive !

Les filles parcoururent le plus vite possible les quelques mètres qui les séparaient du piège.

— Christine ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

La prisonnière, à peine plus âgée que Bérangère et Chloé, habitait le village de Lorme. Les filles jouaient avec elle quand elle avait l'autorisation de sortir. En effet, c'était l'aînée d'une famille nombreuse. Alors, elle aidait sa mère dans les tâches ménagères et s'occupait beaucoup de ses frères et sœurs. Du coup, elle avait peu de temps pour s'amuser.

— Chloé ! Bérangère !

Elles s'embrassèrent entre les barreaux en fer.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? interrogea Bérangère.

— Tu es venue avec Lucien ? demanda Chloé.

— Sortez-moi d'ici ! Je veux sortir !

— OK, on parlera plus tard !

Chloé examina l'endroit. Une cage, pendue au plafond par une chaîne, barrait le tunnel dans toute sa largeur. Elle était plutôt rectangulaire que ronde comme la décrivait Monillon.

Pour aller plus loin, il faudrait qu'elles passent une première fois la grille pour entrer dans la herse. Elles se retrouveraient alors aux côtés de Christine.

Puis, toutes les trois devraient passer la grille une seconde fois pour sortir de cette cage maudite. Alors seulement, elles seraient de l'autre côté et pourraient poursuivre l'exploration du souterrain.

Chloé examina les murs. Des mousses et des moisissures se développaient à foison à cause de l'humidité. Sur le sol, des éclats de granit et des monticules de terre, certainement tombés du plafond, prouvaient que la voûte n'était pas solide à cet endroit et qu'il y avait déjà eu des éboulements.

À trois, elles essayèrent de relever la grille. Leurs tentatives ne réussirent qu'à leur meurtrir les mains.

— Avec une pierre et une planche, on pourrait faire levier, proposa Chloé.

— La planche ne résistera pas, objecta Bérangère.

— Je ne veux pas rester là !

Christine était à bout.

— Décidément ! Les malheurs n'arrêtent pas depuis qu'on a ouvert ce souterrain, se plaignit amèrement Bérangère. Ha ! Si on avait cru le mété, on n'en serait pas là ! Dire qu'on n'a même pas cherché le secret du grand-père de l'Augustin !

— Bouge-toi ! la rudoya Chloé. Tu crois que la solution va venir toute seule ?

Puis elle examina le sol.

— Peut-être qu'en creusant la terre en-dessous, on pourrait faire un passage ? proposa-t-elle au hasard.

— Excellente idée ! se réjouit Christine qui s'étonnait de ne pas y avoir pensé plus tôt.

De l'intérieur, elle gratta la terre grasse. Les deux autres l'imitèrent à l'extérieur.

— Sans outil, cela va durer une éternité !

— Je me suis déjà cassé un ongle.

Chloé qui venait de se meurtrir un doigt contre une pierre se leva. Tandis qu'elle se nettoyait la main avec un mouchoir, son regard se posa sur le mur. Il lui sembla apercevoir une partie gravée. Elle s'en approcha, gratta la mousse et découvrit des traits en creux. Elle les essuya.

— Ho ! Regardez ! s'exclama-t-elle.

Bérangère se releva.

— Trois feuilles, commenta-t-elle, d'orme sans doute.

Chloé sortit de sa poche la traduction de la bibliothécaire. Elle relut la fin à haute voix :

— « *Les trois feuilles d'orme protègent et libèrent.* » Si nous appuyons dessus, la grille se relèvera peut-être, imagina-t-elle.

— Tentons le coup. Allez, on se tient prêtes à passer de l'autre côté, proposa Bérangère. Je ne fais pas confiance à la solidité du tunnel.

Christine, sceptique, ironisa :

— Vous vous croyez dans un jeu de piste ?

Bérangère se tourna vers elle. Elle prit sa mine la plus convaincante :

— Ne critique pas si vite. On t'expliquera...

— De toutes manières au point où on en est... Si cela peut me rendre la liberté, se résigna Christine.

La fille brune se mit à quatre pattes. Elle attira Cléopâtre contre elle, face à la herse. Christine fit de même, tournée vers la suite du tunnel. Chloé compta.

— Un, deux... trois !

Elle appuya énergiquement sur les feuilles d'orme gravées. Rien ne se produisit. Elle poussa un juron et recommença immédiatement en appuyant comme une forcenée, cette fois. Un craquement déchira l'air. La

herse trembla. On entendit comme un cran qui sautait. La herse s'éleva à une allure désespérément lente.

Christine s'aplatit. Dès que la cage libéra une trentaine de centimètres de hauteur, elle y rampa comme un serpent. Sauvée ! Elle était sauvée ! Comme elle était déjà dans la cage, elle n'avait eu à franchir qu'un côté de la grille. Des gravats rebondirent sur les barreaux de fer. La voûte s'effritait !

Bérangère se précipita sous la cage. Elle se trouva bientôt à l'intérieur. Ses pieds dérapaient, les aspérités de la terre griffaient ses mains. La distance qui la séparait de la Lormesienne lui paraissait interminable. Elle devait encore passer la seconde grille pour être libre.

Christine encourageait :

— Allez ! Du nerf les filles !

Partie la dernière, Chloé éprouvait une certaine angoisse. Elle recevait de la poussière. Elle ne remarqua pas l'arrivée de Bérangère et de Cléo en lieu sûr. Des gravats tombés du plafond la gênaient pour avancer.

— Zut ! La grille s'arrête ! s'écria Bérangère.

En effet, la herse venait de s'immobiliser. Chloé glissait, dérapait. Le passage de ses camarades avait augmenté la couche de boue. Chloé se démenait comme une folle. Maintenant, elle arrivait juste devant le deuxième pan de

la grille. Tout à coup, la catastrophe advint. Il y eut le bruit angoissant de quelque chose qui se casse. Puis des gravats tombèrent en pluie ! Certains rebondirent sur la tête de Chloé, au risque de l'assommer. La fille blonde sursautait en les recevant.

Quelque part une chaîne se tendait à l'extrême avec des sons métalliques inquiétants, comme si un esprit malfaisant s'amusa à taper sur des casseroles.

— La herse ! La herse va retomber ! Le plafond s'écroule, cria Bérange. Chloé ! Tu vas rester bloquée ! Grouille, bon sang, grouille !

12

Un cul-de-sac

La fille brune se précipita vers sa meilleure amie. À deux mains, elle lui saisit un poignet. Puis d'une force dont elle ne se savait pas capable, elle tira, elle tira, sans réfléchir.

Un grondement d'orage résonna. L'écho le multiplia. Un nuage de poussière se répandit dans le souterrain, recouvrant tout d'un épais brouillard opaque. La herse retombait. Elle emportait la voûte dans sa chute. Un éboulement se produisit, assourdissant comme une avalanche de pierres.

La poussière se dissipa difficilement. On ne voyait pas à un mètre devant soi.

— Bérangère ! Chloé ! appela Christine, inquiète.

— Je suis là ! cria la fille brune. Chloé est avec moi.

Sur ces mots, elle se pencha sur sa copine dont elle tenait toujours le poignet.

— Tu vas bien ? Dis, tu vas bien ?

— Tu m'as sauvé la vie, articula Chloé. Cléo est passée ? Cléo ! Petite Cléo !

La chienne accourut. Pour seule réponse, elle lécha avidement ses maîtresses.

De l'air, venu d'on ne sait où, rendit l'atmosphère respirable et transparente. Les deux camarades se trouvaient à plus de deux mètres de la grille. Ne pensant qu'au danger, Bérangère n'avait pas mesuré la puissance de son geste. Elle ne s'était arrêtée que parce qu'elle était tombée sur les fesses en reculant.

— Comment sortir ? s'inquiéta Christine. Il y a peut-être une autre sortie.

— Il y en a deux, précisa Bérangère.

— Vous connaissez ce souterrain ? s'étonna la Lormesienne.

— Oui et non... Au fait, c'est Lucien qui t'a entraînée dans cette galère ?

— Pour cela oui ! se lamenta son interlocutrice. Ce matin, il m'a proposé de jouer aux explorateurs. J'ai dit oui. Mais je n'avais pas très envie de descendre dans le trou. Il m'a traitée de peureuse. Il m'a dit que c'était une vieille cave. Il m'a emmenée en enfer plutôt !

— Ensuite ?

— La cloche à fromage m'a piégée comme une souris. Christine voulait parler de la herse. Lucien m'a dit qu'il partait explorer la suite du souterrain. Il pensait

découvrir une autre sortie. Je suis restée seule dans le noir. Nous n'avions qu'une lampe. Depuis je ne l'ai pas revu. Il a dû lui arriver malheur.

— Non, il est prisonnier, résuma Chloé qui avait repris tous ses esprits. Il faut faire vite. On ne peut pas t'expliquer maintenant. Allez, en route !

Cléopâtre tremblait. Décidément, elle n'appréciait pas ce souterrain.

La troupe démarra et avança plus rapidement. Bérangère se préoccupa de Chloé.

— Tu ne souffres pas trop ?

— Non, je serai juste couverte de bleus demain. Je ne suis pas sûre que mes parents me reconnaissent, plaisanta-t-elle.

L'exploration devenait monotone. Elles savaient que probablement plusieurs dizaines de mètres les séparaient d'un croisement. La fille blonde en profita pour compléter son herbier avec les rares végétaux qu'elles rencontraient.

— J'ai faim, se plaignit-elle.

Sans cesser d'avancer, elle fouilla son sac et elle en partagea le contenu avec ses compagnes. En silence, elles croquèrent les sandwiches. Cléopâtre réclama sa part.

Le sol devenait sec et ferme. Après plusieurs minutes, le tunnel s'élargissait en une grande pièce.

— Durant les troubles, supposa Bérangère, les gens devaient vivre ici. Regardez sur les parois, on dirait des crochets à lampe.

— On n'a pas le temps de visiter, protesta Christine.

— Ho, souffla Chloé, la tête en l'air. On se croirait dans une église.

En effet, une voûte haute aux courbes continues les surplombait majestueusement.

— Cela résonne drôlement ici, remarqua Bérangère.

— Quel vacarme il devait y avoir quand les gens s'y réfugiaient, imagina Chloé. Pense aux cris des enfants, aux caquetages des poules.

— Hé! Les touristes! On continue! ordonna la Lormesienne. On prend à droite ou à gauche?

La pièce où elles étaient se trouvait à la croisée de trois tunnels : celui d'où elles venaient et deux autres. D'après le texte de Monillon, l'un menait à la « maison du vigneron » et l'autre donnait dans une « maison proche du Moulin ».

— Essayons à droite, proposa Chloé.

— On verra bien, dit Bérangère qui ne croyait pas vraiment au sens de l'orientation de son amie.

Le couloir menait à un escalier raide et se terminait rapidement en cul-de-sac. Chloé monta les marches. Elle baissa la tête car la voûte était de plus en plus basse, au fond. La fille blonde chercha des feuilles d'orme gravées.

— Regardez ! Les voilà, se réjouit-elle.

Elle appuya dessus, tapa, martela. Rien ne se produisit.

— Il m'a semblé entendre un déclic pourtant, lui affirma Bérangère.

Elles cherchèrent à aider la pierre du fond à se déplacer. Sans résultat.

— Tu n'as pas l'impression qu'elle est tiède ? demanda Chloé.

— Écoute, on ne va pas s'éterniser devant une issue bloquée, raisonna Bérangère. Lucien n'a pas pu passer par là. D'ailleurs, je suis sûre qu'il a emprunté l'autre tunnel.

Christine approuva. Les trois filles tournèrent les talons, rebroussèrent la grande salle et s'engagèrent dans le couloir de gauche.

— Qui a une montre ? demanda la fille blonde.

— Il est treize heures trente, annonça Christine.

— Aucune importance. On ne sait pas à quelle heure les malfaiteurs ont découvert Lucien, coupa la fille brune.

— Pas de panique, la rassura Chloé. Ils n’ont pas encore terminé de descendre les fûts. Quant à Lucien, je pense qu’ils se contenteront de l’abandonner dans le souterrain.

— J’espère que tu as raison, marmonna lugubrement Bérangère. Je préfère qu’on se dépêche, ajouta-t-elle.

— Un vrai marathon, dit Christine.

Habitée à la marche, elle souffrait moins que ses camarades. La petite troupe avait repris sa progression depuis un bon quart d’heure quand la Lormesienne s’écria :

— Encore un cul-de-sac. Nous sommes coincées !

— On devrait voir des fûts, remarqua Bérangère.

— Et un garçon aussi, compléta Chloé.

Le tunnel s’arrêtait là. Il fallait se rendre à l’évidence.

— « *Les trois feuilles d’orme protègent et libèrent* », récita Christine. J’ai bien appris ma leçon.

— Oui, mais où elles sont ces fameuses feuilles qui nous ont déjà libérées de la cage ? s’interrogea Bérangère.

Elles explorèrent les parois, grattèrent, frottèrent, au cas où la poussière les aurait recouvertes. En vain.

— Par terre ! s’exclama Christine.

Elle montrait du doigt une pierre du dallage. Sans attendre, elle la tapa du pied. Un pan du mur pivota dans un crissement digne d'un film d'épouvante.

— Lucien a dû ouvrir en marchant par hasard sur les trois feuilles d'orme, déduisit Bérangère.

Les trois filles et Cléopâtre se fauilèrent dans le passage. À peine avaient-elles débouché de l'autre côté du mur que celui-ci reprenait sa place normale sans prévenir et toujours avec le même bruit horrible.

— Mince alors ! Cette issue secrète se referme automatiquement, commenta Chloé.

13

Libération

Elles se trouvaient dans une pièce rectangulaire assez vaste, occupée en partie par une trentaine de fûts dangereux.

— Lucien ne doit pas être loin !

À vrai dire, chacune se demandait s'il ne lui était pas arrivé malheur. Mais aucune n'osait le dire. De plus, les malfaiteurs pouvaient surgir d'un moment à l'autre. Instinctivement, les filles se regroupèrent. Elles explorèrent minutieusement l'endroit. Cléopâtre se détacha du groupe et disparut dans la pénombre. Bérangère la chercha avec la lampe. Alors, elle la découvrit aux côtés de Lucien. Les malfaiteurs l'avaient ligoté et bâillonné.

Chloé fouilla le sac à dos de Bérangère. Elle en sortit le canif.

Les yeux du garçon exprimaient l'incrédulité. Vraisemblablement, il ne s'attendait pas à cette visite.

— Il aurait besoin d'un bon affûtage, ce couteau, se lamenta la fille blonde.

Le bâillon coupé pendit sur l'épaule du prisonnier. Chloé s'attaqua aux cordes.

— Super les filles ! Vraiment géniales ! Je croyais rester ici jusqu'à la fin du monde ! s'écria Lucien.

Il continua à exprimer sa joie et sa sollicitude. Puis il expliqua sentencieusement :

— Dans le tunnel, une cellule photoélectrique commande l'ouverture du mur. Mais le gars qui a conçu le passage a oublié d'en mettre une de ce côté. Alors, je me suis retrouvé coincé ici. Des types que je ne connais même pas et à qui je n'ai rien fait m'ont sauté dessus et attaché. Des fous !

Chloé inspecta discrètement les alentours. Elle remarqua de nouveau le fameux dessin des feuilles.

— Évidemment, s'il croit que cela marche avec des cellules photomachinches, il ne risque pas de sortir, pensa-t-elle.

— Bon ! Récapitulons, raisonna Chloé à haute voix. La première entrée est bloquée par un éboulement et la herse. Cette entrée, celle des Vigneux, est gardée par des bandits qui n'hésiteront pas à nous tuer. On devrait essayer la troisième sortie qu'on n'est pas arrivé à ouvrir tout à l'heure. Peut-être que cette fois, on parviendra à débloquer le mécanisme d'ouverture.

Christine repéra à nouveau les fameuses feuilles d'orme. Elle appuya dessus pour rouvrir le mur et rebrousser chemin dans le tunnel.

— Mince alors, c'est encore bloqué ! maugréa-t-elle.

Toutes leurs tentatives furent aussi infructueuses les unes que les autres. Les filles se rendirent à l'évidence : ils sortiraient par la grange des Vigneux qui se trouvait au-dessus de leurs têtes.

Elles ne pouvaient pas faire autrement. Bérangère le savait bien. Elle aurait préféré une sortie plus calme. Mais c'était impossible. Cela la mit de mauvaise humeur. Elle se souvint alors de l'attitude du garçon quand elle glissait dans l'oubliette avec Cléo au bout de la corde :

— Lève-toi, nous partons, ironisa-t-elle.

— Je ne peux pas. Je suis attaché, répondit son interlocuteur.

— Détache-toi et viens, nous sommes pressées !

Chloé raisonna sa compagne :

— Ne passe pas tes nerfs sur Lucien, il t'a quand même sauvé la vie.

— Il en a mis du temps.

Chloé continuait de couper les cordes du prisonnier. Ce n'était pas une tâche facile car le canif coupait mal.

Dès qu'il eut les mains libres, Lucien en plongea une dans la poche de sa veste de survêtement. Il en sortit un jeu électronique. Il le mit en marche. Une mélodie aigrette et saccadée commença.

— Ouf ! Elle n'est pas cassée ! se réjouit-il.

Les filles se regardèrent et se sourirent.

— Éteins ton truc, lui ordonna Christine. Tu n'es pas dans un jeu vidéo. Ici tu n'as qu'une vie, pas trois. Ne nous fais pas repérer.

Chloé trancha le dernier lien. Lucien se releva. Il épousseta ses vêtements, il détendit ses muscles avec quelques mouvements de gymnastique. Puis il s'avança vers Chloé.

— Puisque c'est la coutume dans le pays quand quelqu'un vous sauve la vie...

Il embrassa la fille blonde, puis la brune et Christine enfin.

— Qu'a-t-on l'habitude de faire aux gens qui mettent bêtement votre existence en péril ? lui demanda celle-ci en pensant à son séjour sous la herse.

— Heu... bredouilla Lucien.

— Allez, on ne peut pas se permettre de se chamailler intervint Chloé.

Puis elle s'adressa à Lucien :

— Et les deux bandits, qu'est-ce qu'ils deviennent ?

— Ils ont apporté des barils, il y a quelques minutes. D'après ce que j'ai pu comprendre, ils attendent une nouvelle cargaison qui devrait déjà être là. Vous savez que c'est super dangereux ce qu'il y a dedans ? Super toxique...

— On sait, le coupa Chloé d'un ton neutre. C'est pour cela qu'on est là.

Bérangère poursuit :

— En te prenant pour Superman, tu as failli faire échouer nos plans.

— Je croyais que les chamailleries étaient terminées, rappela gentiment Christine. Réfléchissons plutôt à une solution pour sortir de ce piège à rat. Je manque d'air à la fin.

— Là-haut, ils sont deux ou trois gaillards patibulaires, récapitula Bérangère. Ils nous maîtriseront sans difficulté dès qu'on pointerà le museau dans la grange.

— Notre seule chance, c'est de les prendre par surprise, conclut Chloé. Restons ici et attendons-les.

Christine objecta :

— S'ils descendent ensemble, ils auront vite le dessus !

— Non, il y en a toujours un qui vient apporter une lampe à gaz en premier, leur apprit Lucien, habitué des

lieux. Il repart. Ensuite seulement, les deux hommes apportent les fûts un par un. Ils vont doucement à cause des marches.

Le conciliabule se déroulait à voix basse.

— Dans ce cas, proposa Chloé, capturons le premier qui descend. Et l'autre finira bien par venir aux nouvelles s'il ne voit pas revenir son complice.

— S'ils sont trois, que ferons-nous ? s'inquiéta Christine.

— Jusqu'à présent ils sont toujours descendus seulement à deux.

Chacun proposa son idée pour la capture des hommes. On se mit d'accord sur un plan. Les enfants mimèrent la scène pour que tout soit au point.

L'attente commença. Chaque membre de la bande se tenait à son poste. Les minutes s'allongeaient démesurément... Et si les bandits décidaient de terminer la manutention des fûts plus tard ? Si exceptionnellement, ils arrivaient à deux en même temps ? Si l'un des enfants avait trop peur au dernier moment et jouait mal son rôle ? Si, si ?... Des doutes muets assaillaient les enfants. Mais chacun sentait que s'il renonçait, il mettait la vie de ses camarades en danger.

Soudain Cléopâtre grogna sourdement. Elle avertissait les enfants. Tout le monde tendit l'oreille. Il y eut un frottement lourd et lent : la pierre qui commandait l'entrée du passage secret se déplaçait. Un malfaiteur s'apprêtait à déposer la lampe dans la cave. Les respirations se suspendirent...

Les enfants entendirent des pas, la descente de l'escalier, puis des pas réguliers de plus en plus sonores. Par moments, l'éclair d'une lampe torche qui se balançait au bout d'un bras éclairait un fût. Frissonnants de peur dans le noir, les trois filles et le garçon se tenaient prêts...

14

La revanche

L'homme franchirait le seuil dans deux ou trois secondes...

Bérangère et Chloé, aplaties des deux côtés de l'entrée, tendirent la corde d'un coup sec à trente centimètres du sol. Le malfaiteur trébucha. Il n'eut pas le temps de pousser un cri que les deux copines l'éblouissaient avec les lampes. Du haut du bidon où il était embusqué, Lucien se laissa tomber sur l'homme et le bâillonna. Les filles se joignirent à lui : le malfaiteur étouffait sous le poids des quatre enfants qui lui liaient les mains et les pieds comme ils se présentaient.

La lampe à gaz s'était écrasée sur la terre battue.

Chloé fouilla le prisonnier : il ne possédait aucune arme.

— On l'interroge ? demanda Lucien.

— Tu parles ! Dès qu'on lui aura retiré le bâillon, il hurlera comme un putois, prédit Christine.

— On attend encore.

Le prisonnier se débattait. Bérangère vérifia ses liens. À quatre, ils le traînèrent dans un coin discret. Ils éteignirent les lampes. Chacun retourna à son poste.

Nouvelle attente... Ragaillardis par cette capture, les enfants se sentaient capables d'affronter le diable en personne. Au bout de quelques minutes interminables, une voix retentit, amplifiée par le tunnel.

— Hé ! Qu'est-ce que tu fabriques ?

Chloé et Bérangère, aux premières loges, tressaillirent. Des pas résonnèrent. L'homme entra. Les deux camarades ne coordonnèrent-elles pas assez leurs mouvements ? L'individu était-il doué d'une force herculéenne ? Toujours est-il qu'il chancela mais il retrouva immédiatement l'équilibre. Entraînée par la corde, Chloé s'étala de tout son long, le nez dans la poussière. Le malfaiteur effectua une rapide volte-face. Dos aux barils, il examina la situation.

— Debout, ordonna-t-il à Chloé. Toi, attache-la, fit-il à Bérangère tandis qu'il lui jetait une corde.

Penaudes, Bérangère et Chloé obéirent.

— Où est mon pote ? Et le petit morveux ? se rappela-t-il. Sors de ton trou, petit morveux, sinon j'abîme tes copines !

Joignant le geste à la parole, le malfaiteur brandit un revolver en direction des deux filles.

— Pourvu que Lucien ne se prenne pas encore une fois pour James Bond, espéra Chloé.

Lucien, bras en l'air, apparut dans la lumière. Bérangère dut lui nouer les poignets et les chevilles avec des lacets de baskets car il n'y avait plus de corde. Deux espoirs demeuraient : Christine, toujours libre, et Cléopâtre.

Chloé pensa à sa chienne. Elle regretta :

— Elle est gentille, intelligente, mais pas bagarreuse pour deux sous.

Si Christine et la chienne voulaient agir, elles devaient faire vite. En effet, quand le bandit prisonnier n'aurait plus son bâillon, il parlerait et révélerait leur présence.

Soudain, surgie de nulle part, Cléo fendit l'air. Elle poussa un rugissement de fauve que personne ne lui avait jamais entendu jusqu'à présent. Ses mâchoires se refermèrent puissamment sur la main qui braquait l'arme. Christine se précipita, ramassa le revolver.

— Laisse la chienne, hurla-t-elle.

Le malfaiteur frappait Cléo de sa torche électrique. Sans résultat. Car la chienne enfonçait plus profondément encore ses crocs dans la chair.

Christine s'approcha à une distance raisonnable.

— Laisse la chienne, répéta-t-elle.

L'homme s'immobilisa. Cléopâtre ne lâchait toujours pas sa proie. Bérangère, la mine réjouie, attachait solidement le deuxième prisonnier avec une corde sortie de son sac.

— Impossible d'utiliser celle-là pour mes amis. Elle vous était réservée, plaisanta-t-elle. C'est une corde spéciale bandit. Sympa, non ?

Elle lui fit un magnifique sourire. Les malfaiteurs furent bientôt ligotés. Christine soupira en détachant ses camarades. D'un air dégoûté, elle saisit l'arme par le canon entre deux doigts.

— J'ai horreur de ces trucs-là !

— Pourtant, j'ai bien cru que tu allais tirer, s'étonna Lucien. Puis désignant le bandit, il ajouta : lui aussi, il t'a prise au sérieux.

Elle posa le revolver sur le sol.

— Je n'aime pas trop laisser une arme, même s'ils sont attachés. On ne sait jamais, dit Chloé.

— Sage précaution, acquiesça Christine.

Elle reprit l'objet, en retira les balles qu'elle glissa dans sa poche et le jeta par terre.

— Tu sais comment ça fonctionne ? balbutia Bérangère.

— Mon oncle appartient à un club de tir. Je l'ai parfois accompagné, avoua Christine. J'ai vu comment il s'y prenait.

Puis elle changea de conversation.

15

Haut les mains !

— J'espère qu'il n'y a personne là-haut... souhaita Bérangère.

— Si des complices étaient là, on aurait déjà de leurs nouvelles, la rassura la fille blonde.

— À moins qu'ils ne nous tendent un piège, rectifia Lucien.

Il jeta un regard soutenu à Christine qui protesta :

— Non, je ne reprendrai pas le revolver... Si tu y tiens...
Je t'en prie...

D'un geste, elle l'invitait à ramasser l'arme lui-même. Apparemment, Lucien ne souhaitait pas non plus s'en saisir.

Les enfants attendirent un instant afin de s'assurer qu'aucun bruit ne venait du rez-de-chaussée. En silence, ils s'engagèrent dans le couloir. À l'autre bout, on distinguait un escalier faiblement éclairé. Lucien ouvrait la marche. Il progressait lentement. Avec sa lampe, il explorait minutieusement les parois et le sol du corridor. Ses compagnes sentaient son appréhension de se retrouver nez à nez avec un autre malfaiteur.

Chloé qui le suivait lui souffla, à peine rassurée, elle aussi, maintenant :

— Tu vois bien qu’il n’y a rien. Avance plus vite !

Le garçon accéléra sensiblement. Il monta les marches une à une. Il éclairait toujours devant lui alors que la lumière du jour rendait maintenant inutile sa torche électrique. De temps en temps, Chloé poussait Lucien dans le dos, impatiente.

— Allez, accélère quoi !

Quand sa tête atteignit le niveau du sol, le garçon poussa un cri d’effroi. Il eut un mouvement de recul, perdit l’équilibre. Sa chute fut amortie par Chloé qui tomba. Elle aussi cria, mais parce qu’elle avait mal.

Pendant un instant, ce fut la confusion. La lampe roula sous les pieds de Bérangère qui s’agrippa à Christine. Lucien se rétablit. Chloé peinait à se relever. Les deux autres filles l’aidèrent en la soutenant sous les bras.

— Que se passe-t-il ? murmura Christine à l’adresse de Lucien.

— J’ai... J’ai vu une bête, bafouilla celui-ci.

— C’est pour ça que tu nous bouscules ? Tu as fait mal à Chloé, râla Bérangère tandis qu’elles atteignaient enfin le sol de la grange.

De fait, un gros oiseau évoluait sous la toiture. En voyant ses larges ailes, son vol lent et majestueux, Bérangère et Chloé reconnurent Chevalier Noir sans hésitation. Celui-ci se posa sur une poutre et les observa.

Chloé exprima sa mauvaise humeur :

— Tu parles d’une histoire : une malheureuse buse mangeuse de souris. Tu te prends pour une souris, Lucien, pour avoir peur ?

— Je connaissais quelqu’un qui se prenait pour Jules César, surenchérit Bérangère, mais lui au moins, il se faisait soigner.

Les deux filles valides installèrent la souffrante sur un lit de foin. Les regards de Chloé et de Bérangère se croisèrent plusieurs fois. Ils se demandaient :

— Pourquoi Chevalier Noir est-il venu ?

— Le mété ne serait-il pas dans les parages ? Il doit nous trouver nulles de ne pas lui avoir encore raconté notre visite à la bibliothèque d’Argenton.

— Le vieil homme a-t-il trouvé un élément nouveau ?

— Qu’est-ce qu’on va lui dire puisqu’on n’a pas trouvé le remède à ses crises de paralysie ?

Christine interrompt leur conversation silencieuse :

— Ta cheville enfle à vue d’œil, ma pauvre Chloé. Tu ne vas pas pouvoir te déplacer. Il faut prévenir tes parents

pour qu'ils t'emmènent. Même à trois, on ne pourra pas te porter.

Bérangère s'était agenouillée au chevet de son amie. Elle examinait à son tour le pied malade.

— Quand je pense aux dangers auxquels on vient d'échapper : une oubliette, une cage, un éboulement, sans compter la capture de bandits armés et il faut que tu te foles la cheville à cause d'un gars qui a peur d'un petit « zozieau » de rien du tout.

De son côté, Lucien se faisait le plus discret possible. Un peu à l'écart, il se donnait une contenance en passant en revue les derniers fûts restés là. Pour une fois ce fut Christine qui vint à son secours en changeant de conversation.

— Tu ne sais pas si les saucissons attendent de la visite ? questionna-t-elle.

Lucien profita de l'occasion pour racheter sa couardise passée. Il expliqua en parlant vite, avec beaucoup de gestes :

— Si, si ! Je les ai entendus discuter. Le chef et le conducteur de la camionnette doivent débarquer ici. Le prisonnier qui avait une arme, disait que le patron voulait se rendre compte de la situation par lui-même.

— Tu veux parler de ta capture ? précisa Chloé.

— Oui, continua le garçon, légèrement gêné. Ils ne savaient pas ce qu'ils allaient faire de moi.

— Autrement dit, conclut Christine, on a intérêt à se tirer d'ici le plus vite possible si on ne veut pas se retrouver saucissonnés à notre tour !

— Et Chloé ? s'interrogea Lucien à voix haute. On ne peut pas la laisser ici. On pourrait essayer de l'emmener, non ?

Chloé lui fut reconnaissante de son attention. Elle commença :

— Vous pourriez me cacher dans la paille...

Bérandère la coupa rapidement :

— Tu veux rire ! Pour qu'ils te trouvent parce qu'un brin de paille t'aura chatouillé le nez et t'aura fait éternuer !

Soudain un bruit sec leur sauta aux oreilles. Sans se retourner, Chloé commença :

— Arrête de toucher à tout Lucien. Tu nous...

Elle ne finit pas sa phrase.

— Haut les mains ! ordonna une voix d'homme.

— On ne bouge plus ! fit en écho une seconde voix.

16

Chevalier Noir

Instinctivement, Chloé se tourna vers la cave. Rien. Finalement, elle regarda la porte d'entrée. Deux hommes venaient d'entrer avec fracas. L'un habillé d'un pantalon et d'un blouson en jean les menaçait d'un fusil. L'autre, le patron, vêtu d'un costume clair, cravaté, ne semblait pas à sa place dans cette grange délabrée. On l'aurait plutôt vu dans le fauteuil en cuir d'un luxueux salon. D'ailleurs malgré l'importance de la situation, il prenait soin de ne pas salir ses chaussures. Malgré une vive douleur à la cheville, Chloé réfléchit à la vitesse de l'éclair. Ces nouveaux arrivés ne connaissaient personne. Aucune des filles, c'était sûr, ni Lucien avec un peu de chance. Ils ne savaient pas non plus que les quatre enfants venaient de neutraliser leurs complices. Alors que ses camarades n'osaient aucune initiative, la fille blonde prit la parole : elle devait non seulement tromper les malfaiteurs, mais aussi se faire suffisamment comprendre de ses amis pour qu'ils ne la contredisent pas.

— Doucement, on n’a rien fait de mal ! s’exclama-t-elle innocemment. On jouait à cache-cache et je me suis foulé la cheville.

Christine, Lucien et Bérangère se tournèrent vers elle, très étonnés. Il y eut un silence. Le patron et le conducteur se regardèrent. Ils hésitaient. Bérangère sut lire dans les yeux de sa meilleure amie. Elle réagit aussitôt.

— On n’a rien volé, rien abîmé, vous savez. On est juste venu allonger notre copine dans la paille parce qu’elle s’est fait mal.

Christine comprit à son tour la ruse :

— Vous n’êtes pas médecin par hasard ? demanda-t-elle à l’homme en costume de ville.

— Vous n’avez pas une voiture pour la raccompagner chez ses parents ? s’enquit Lucien.

— Ouf ! soupira intérieurement Chloé, ils ont tous compris mon stratagème. Avec un peu de chance, on va pouvoir partir tranquillement.

De fait, le patron baissa le fusil de chasse de son acolyte. Si ces enfants disaient vrai, il valait mieux ne pas éveiller leur attention, ni commettre d’actes suspects qu’ils risquaient de raconter dans le village.

— Excusez-nous, fit-il brusquement aimable. Nous pensions à un rôdeur. On nous en a signalé un. Nous voulions l'intimider.

— Il ment encore mieux que nous, pensa Chloé, impressionnée.

— Va voir à la cave s'il n'y est pas, ordonna le patron au conducteur qui l'accompagnait.

Craignait-il encore de salir ses chaussures ? Toujours est-il qu'il resta près de la porte. Le visage de Bérangère se décomposa. Dans quelques secondes, au milieu des fûts, l'homme armé découvrirait ses compères qui lui expliqueraient tout. Impossible de sortir en catastrophe. L'homme en costume attraperait certainement un enfant au passage... Et Chloé qui ne pouvait pas poser le pied par terre !

Le conducteur se dirigeait lentement vers l'ouverture de ce que les bandits appelaient la cave. Pour l'instant penché vers le sol, le canon du fusil pouvait se lever en une fraction de seconde. La fille blonde pensa à Chevalier Noir. Pourquoi ? Elle ne le savait pas. Elle le cherchait des yeux, comme aimantée. C'était plus fort qu'elle. Elle aurait voulu regarder ailleurs qu'elle n'aurait pas pu. Enfin son regard croisa celui de l'oiseau de proie. Il n'avait pas changé de place. L'oiseau « comprenait » la

situation ! Il était venu parce qu'il « savait » ! Chloé se sentit à la fois rassurée et effrayée. Rassurée parce qu'elle sentait que Chevalier Noir allait les aider. Effrayée parce qu'un oiseau doué de tel pouvoir, c'était incroyable !

Dans l'action qui suivit, Chloé aurait été incapable de dire si elle avait suivi l'oiseau des yeux ou... si c'était elle qui avait guidé le rapace avec son regard !...

L'oiseau défroissa ses ailes, les étendit posément. L'homme armé, lui, semblait agir plus rapidement. Il approchait de l'escalier. L'oiseau s'envola silencieusement. À peine de petites poussières de paille brillèrent dans l'air. Les ailes montaient et descendaient au rythme de la respiration d'un dormeur. Encore deux pas et l'homme s'engagerait dans l'escalier.

Chevalier Noir au lieu de perdre de la hauteur, en gagnait, s'éloignant de celui qu'il considérait désormais comme sa proie. Puis comme le malfaiteur s'apprêtait à poser sa botte sur la première marche, la buse tomba littéralement à la verticale à une vitesse vertigineuse, les serres grandes ouvertes. Le conducteur hurla de douleur. Les griffes de l'animal lui enserraient les tempes plus sûrement qu'un étau. Déjà le sang coulait.

Aveuglé, l'homme porta ses mains à la tête. Mais Chevalier Noir remontait déjà pour une nouvelle attaque.

Chloé gonfla ses poumons à plein. Elle hurla :

— Cléo ! Le fusil !

Échappée des mains du bandit, l'arme traînait là, dans le foin, à côté du pressoir. Sortie d'on ne sait où, Cléopâtre bondit. D'un saut, elle fut sur l'arme, les babines retroussées, prête à défendre jusqu'au dernier souffle, l'objet que sa maîtresse venait de lui ordonner de surveiller.

Épouvanté de la rapidité des animaux dont il n'avait pas soupçonné la présence, le patron se rua vers la porte. Il s'enfuyait lâchement. Au volant de sa camionnette, il serait vite loin, emportant avec lui le secret de toutes ses cachettes mortelles où il avait fait dissimuler des produits fortement toxiques ! Ses mains s'affolèrent sur la poignée ancienne et d'un fonctionnement incertain. Enfin, la porte s'ouvrit. Le soleil pénétra violemment dans la grange. Éblouis, les enfants fermèrent les yeux.

Quand ils les rouvrirent, le patron gisait à terre, à son tour, à l'intérieur du bâtiment. En ombre chinoise, dans l'encadrement de la porte, se découpait nettement une silhouette voûtée et rêche comme un cep de vigne : le météorologue !

17

Le mété

La buse plana. Elle décrivit deux courbes larges dans la lumière avant de se poser sur l'épaule de son maître.

Près de la trappe de la cave, le conducteur s'épongeait le visage du revers de sa manche. Il arriva enfin à rouvrir les yeux. Abasourdi, il ne savait toujours pas qui avait pu l'attaquer ainsi.

Son chef semblait dormir, les bras en croix. Ses chaussures si brillantes tout à l'heure, se recouvraient définitivement de poussière.

Christine rejoignit Cléo au pressoir. Elle saisit le fusil. Elle ouvrit l'arme, en retira les deux cartouches et les glissa dans sa poche.

— Je vais commencer une collection de munitions si cela continue, pensa-t-elle.

Elle caressa la chienne qui lui lécha la joue.

Les trois enfants valides entreprirent de terminer la besogne. Ils dénichèrent des cordes et des ficelles et ligotèrent les deux nouveaux prisonniers.

Pendant ce temps, le mété s'approchait de Chloé. Celle-ci essayait de rassembler ses idées, de chercher des excuses

pour expliquer qu'elle et Bérangère ne lui avaient pas encore transmis la traduction. Elle aurait voulu d'un coup lui dire comment elles avaient dû partager le secret de la pierre avec Christine et Lucien.

Le vieil homme s'approchait d'elle. Sans doute sentait-il qu'elle ne pouvait se déplacer. Sa démarche ressemblait au vol du Chevalier Noir quelques minutes plus tôt, lente et sûre. Son regard semblait ne rien voir de précis. Le mété s'accroupit aux côtés de la fille blonde.

— Tu as de la chance, remarqua-t-il. Tu es jeune. Les chairs et les tissus sont vigoureux.

Il avait soulevé la cheville souffrante. Il la reposa. Il se releva. Puis sans prononcer d'autres paroles, il sortit.

Christine avait beaucoup entendu parler du mété dans le village, en mal évidemment. Quand elle l'avait vu, elle l'avait pris pour un ennemi.

— Qui c'est le vieux pépé ? ricana Lucien. Vous avez vu comme il a étalé le type ?

Christine se taisait. À la campagne, elle le savait, il y a les choses dont on parle et celles que l'on tait. Le mété appartenait aux secondes.

— Il s'appelle Augustin, lui répondit Bérangère. C'est un vieil original sympathique...

— Sympathique ? faillit s'étouffer Christine. Ce n'est pas l'avis des gens du village !

— Il vient de nous aider à capturer des malfaiteurs, non ? fit remarquer Chloé.

— Et de nous sauver la vie ! compléta Bérangère.

— N'empêche, il est rudement costaud, siffla Lucien, admiratif. On a eu de la chance qu'il passe par là au bon moment.

Il eut une sorte de prise de conscience. Mais comment avait-il su que l'homme à la cravate était un bandit ?

— Bah ! Avec l'Augustin, il ne faut pas vouloir tout comprendre, philosofa Chloé.

— C'est lui qui a envoyé la buse, j'en suis sûre, déclara Christine d'un air entendu.

L'entrée du mété interrompit la discussion. Il s'agenouilla près de Chloé. Il sortit de ses poches les herbes qu'il venait de cueillir. Sans prononcer un mot, il composa une sorte de pommade compliquée où se mélangeaient, entre autres, des fleurs mauves, des tiges à la sève laiteuse et quelques pincées d'une terre rouge et poudreuse.

Chloé rompit le silence :

— Votre crise est finie ?

Elle parlait du début de paralysie qui frappait le mété de temps en temps.

— Oui. Jusqu'à la prochaine fois, répondit sobrement le vieillard.

Ses mains pétrissaient, malaxaient puis étalaient délicatement la pommade sur la cheville de l'enfant. À son grand étonnement, la fille blonde sentait la douleur desserrer sa morsure. Une chaleur bienfaisante la chassait.

Bientôt le mété eut terminé. Il se releva en époussetant ses genoux.

— Voilà ! conclut-t-il. Quand tes parents arriveront, il n'y paraîtra plus. Je m'en serais voulu de te rendre à eux en mauvaise santé.

— Mes parents ? s'exclama Chloé, interloquée.

— Et les gendarmes ! ajouta le vieil homme, une lueur dans l'œil.

Éberlués, les enfants restèrent muets. D'un geste doux et ferme, le mété leur signifia de s'asseoir. Ils firent cercle autour de lui. Cléopâtre se glissa entre ses deux maîtresses. On se serait cru au temps passé, quand, le soir, les membres d'une famille s'assemblaient devant la cheminée pour écouter les histoires du patriarche.

Il s'adressa d'abord aux deux filles à qui il avait confié la mission de retrouver le texte de Monillon.

— J'ai rencontré Félix qui m'a fait part de ses découvertes à la bibliothèque d'Argenton au sujet de la Chapelle. Vous tardiez à me rendre visite. Cela m'a donné un mauvais pressentiment. Je suis allé voir le père de Chloé et je lui ai expliqué la situation...

Le mété s'exprimait sans détails inutiles, d'une voix claire, un peu rauque. Il raconta comment Julien s'était proposé de téléphoner à Madame Mérialier. Malgré ses réticences, l'Augustin qui n'avait jamais voulu installer le téléphone chez lui et qui n'en avait jamais utilisé, avait fini par accepter. La bibliothécaire avait confirmé que les enfants étaient en possession de la traduction. Elle avait lu celle-ci à Julien tandis que le mété en prenait note. Ensuite le père et le vieil homme s'étaient dirigés vers l'entrée du mûrier. Ils avaient découvert la dalle de l'oubliette bloquée et plus loin la cage et l'effondrement de terrain qui leur interdirent le passage. Très préoccupé, Julien avait décidé de prévenir la gendarmerie pour effectuer des recherches. L'Augustin suivit le même raisonnement que les deux apprenties détectives et se rendit, lui, à la maison du vigneron, Les Vigneux.

— D'autant que je savais que cette maison appartenait autrefois à ma famille, précisa-t-il.

En chemin, il rencontra Alfred mécontent : son petit-fils tardait à rentrer. On l'avait vu jouer avec Christine dont la mère était sans nouvelle.

Ensuite Chloé et Bérangère racontèrent comment elles s'étaient rendues dans le souterrain pour délivrer Lucien, ainsi que les événements qui en découlèrent : la libération de Christine et celle de Lucien, la neutralisation des pollueurs.

— Ils sont là ! Ils sont retrouvés !

Julien entra dans la grange. Il exprimait sa joie. Deux gendarmes le suivaient.

— Je vous l'avais bien dit, fit l'un d'eux. À la campagne, on ne se perd pas.

Le mété retira discrètement sa mixture de la cheville de Chloé à qui il chuchota :

— Allez, tu peux marcher maintenant.

Celle-ci se leva. Elle ne sentait plus aucune douleur ! Elle courut dans les bras de son père.

Lucien attira les gendarmes vers les prisonniers :

— Je vais vous expliquer... commença-t-il.

Un nouvel arrivant entra. Il se présenta :

— Bonjour, fit-il à l'adresse des gendarmes. Bertrand Tullier, photographe à *La Voix du Berry*, journaliste. Au commissariat, on m'a dit que vous étiez sur une disparition d'enfants. Je suis venu à tout hasard.

— Ils sont retrouvés.

— Je vais vous expliquer... recommença Lucien qui entraîna le journaliste. Vous pouvez dire que vous tombez à pic... Vous tenez un article superbe...

Le photographe prit cliché sur cliché, enfermant tous les présents dans sa boîte.

18

Révélations

Le jour brillait déjà depuis longtemps quand Chloé et Bérangère se levèrent après une longue nuit réparatrice. Elles trouvèrent le journal sur la table du petit déjeuner. En première page, on y voyait une photo de la capture des pollueurs.

Chloé remarqua, intriguée :

— Tiens ! Au moment où cette photo a été prise, j'aurais juré que le mété était à côté de moi.

— Fais voir, intervint Bérangère... Oui... Tu as raison. Le photographe a peut-être coupé la photo.

— Impossible, objecta Chloé. Le gendarme, là à droite, aurait disparu aussi...

Il y eut un silence pesant avant que les filles n'éclatent de rire...

— Je vais vraiment finir par croire que le mété est un brin sorcier, commenta Chloé, qu'il a le pouvoir de ne pas impressionner les négatifs photographiques !

— Avec lui, il ne faut surtout pas trop chercher à comprendre.

Elles lurent attentivement l'article qui racontait leurs exploits. Le journaliste avait confondu Christine et Julien dans certains passages. Il avait exagéré le nombre et la puissance des armes utilisées. Il parlait de coups de feu qui n'avaient jamais été tirés.

— Il devait trouver que nos aventures n'étaient pas assez palpitantes comme cela, conclut Bérangère.

— Je t'assure que j'ai eu suffisamment peur, assura sa compagne.

Le téléphone sonna. C'était Lucien.

— Cet après-midi, j'organise une grande fête en l'honneur des super détectives que nous sommes. Vous venez !... Christine pourra venir. On va s'éclater. Vous avez lu le journal ? J'en ai acheté plein pour envoyer aux copains...

Les filles écoutaient le flot de paroles avec amusement. Et dire que ce Lucien-là les avait mises dans une situation sacrément dangereuse !

— Et moi qui ne voulais pas venir ici, parce que j'avais peur de me casser les pieds ! continuait le beau parleur infatigable. N'empêche je suis content de vous avoir rencontrées. On ne s'ennuie pas avec vous au moins.

— Avec toi non plus, rit Bérangère.

Quelques instants plus tard, elles montaient la côte du Chêne-Mort puis prenaient le chemin du Moulin. L'air frais stimulait les narines. Elles arrivèrent à la haie qui fermait le terrain du mété. Elles la franchirent. Béragère frappa trois coups clairs et francs. Des paroles incompréhensibles résonnèrent derrière la porte. Les filles comprirent qu'elles pouvaient entrer.

— Cette fois, je refuse de m'asseoir sur un tabouret. J'ai horreur de cela, pensa Béragère en passant le seuil.

Le vieil Augustin les accueillit avec gentillesse. Il les installa autour de la grande table de ferme. Devant lui, déplié en grand, le journal du jour portait les mêmes titres que celui que les filles venaient de parcourir chez elles.

Le mété, une loupe à la main, continua sa lecture. Peut-être le faisait-il exprès, pour que les filles s'habituent à la pièce et trouvent enfin leurs mots.

— Nous sommes désolées... d'avoir trahi votre... secret, commença Chloé en buttant sur les mots.

— Surtout qu'on n'a même pas trouvé le remède à votre paralysie chronique.

— Bah ! répondit le mété, chacun fait comme il peut. D'ailleurs, on pourra toujours retourner au souterrain par Les Vigneux, quand les gendarmes l'autoriseront,

puisque l'entrée par le mûrier est éboulée et que la troisième nous est toujours inconnue.

Le silence retomba. Non pas un silence de gêne, plutôt un silence complice : l'Augustin et les deux filles n'avaient pas forcément besoin de paroles pour se sentir bien ensemble.

Néanmoins les filles savaient qu'il y avait peu de chance de pouvoir retourner au souterrain par la maison du vigneron : le lieu serait sous la surveillance des forces de l'ordre pendant toute l'enquête qui serait certainement longue. Mais surtout, le passage semblait définitivement bloqué comme ils avaient pu le constater.

Chloé fouilla son sac à dos. Elle en tira les herbes qu'elle avait cueillies ces derniers jours. Elle désirait connaître leurs noms pour son herbier. La fille blonde posa sa cueillette sur un coin du journal.

— Pouvez-vous m'aider à composer mon herbier ?

Délicatement, le vieil homme se saisit des plantes de la main gauche. De sa main droite, il les prenait une à une, en citant un nom latin suivi du nom commun. Il arriva à la dernière.

— Ça, c'est un champignon. La lumière n'est pas nécessaire à son développement. Il me dit quelque chose.

Pourtant, je n'en ai jamais cueilli... Ce long col veiné, ces tentacules plissés...

Il n'acheva pas sa phrase. Il se dirigea vers la cheminée.

— Ha non ! Pas le tabouret, pensa Bérangère.

— Je l'ai trouvé dans le souterrain, précisa Chloé.

L'Augustin posa un doigt sur l'un des cahiers rangés au-dessus de la cheminée, ceux que Chloé avaient remarqués lors de sa première visite. Il le sortit, l'ouvrit, le feuilleta. Malgré son grand calme, les filles le sentaient tendu.

— Voici une recette que m'avait donnée mon grand-père. Il ne m'a jamais expliqué à quoi elle servait. Il m'avait juste dit qu'elle me serait utile quand j'aurais son âge. Je n'ai jamais trouvé la plante qui entre dans sa composition. Voilà le secret de la pierre éclairci, mon grand-père cueillait ce champignon dans le souterrain. Avec, il se fabriquait un remède contre cette maudite maladie familiale.

— Ce spécimen vous permettra de soigner la prochaine crise, réfléchit Bérangère. Mais il faut à tout prix que vous puissiez vous en trouver régulièrement !

Chloé n'écoutait pas ces propos. Elle fixait la cheminée, l'air absent.

— Dis Chloé, tu comprends, tu as trouvé la plante qui guérit ! la rudoya Bérangère qui ne comprenait pas cette brusque indifférence de son amie à un moment aussi important.

La fille blonde n’entendait pas. Elle entra à demi dans la grande cheminée. Elle s’approcha de la plaque en fonte qui garnissait le fond. Elle cita de mémoire la traduction du manuscrit de Monillon :

— « *La troisième entrée s’ouvrait derrière celui qui unit les cœurs.* » Regardez la plaque de cheminée. Vous voyez, on dirait un forgeron qui soude deux cœurs ensemble. Très symbolique ! « *...dans une maison proche du Moulin* ». Il y avait un moulin dans le coin avant puisque le chemin qui mène à votre maison s’appelle le chemin du Moulin ? demanda-t-elle à l’Augustin.

Celui-ci confirma d’un regard.

— « *L’enclume libérait le passage.* » continua Chloé en appuyant de toutes ses forces sur l’enclume de la plaque de cheminée.

Un craquement retentit, suivi d’un bruit de frottement. Le fond de la cheminée s’ouvrait ! Un corridor apparut, noir et humide.

Soudain très énervée, Chloé rappela à son amie :

— Tu te souviens du cul-de-sac dans le souterrain ? Nous y sommes ! La paroi était tiède. C'est normal puisque, derrière, l'Augustin devait faire du feu à ce moment-là. Tu te rends compte, on était juste derrière la cheminée.

— Voilà le chemin qu'empruntait mon grand-père pour aller cueillir les ingrédients de son remède, dit le vieil homme, ému.

— Vous pourrez retourner au souterrain quand bon vous semblera maintenant. Fini les crises de paralysie ! fit Bérangère qui sous le coup de l'émotion s'assit sur le premier siège qu'elle rencontra : le tabouret.

— Je savais que je pouvais compter sur vous les petites, les remercia le météorologue.

— Vous êtes dorénavant le seul à pouvoir pénétrer dans le boyau de pierre, conclut Bérangère. La première entrée est définitivement obstruée par la herse, la deuxième ne peut plus s'ouvrir de l'extérieur.

— Tant mieux, remarqua Chloé. Si trop de gens s'amusaient à se promener dans le souterrain, son équilibre écologique serait perturbé et peut-être que ces champignons ne pourraient plus pousser.

— Il faudra juste faire attention à ce que la plaque ne se ferme pas pendant que vous serez sous terre, ajouta Bérangère. Le système intérieur de fermeture ne

fonctionne plus. S'il fonctionnait encore, vous nous auriez vues débarquer ici, hier.

19

Épilogue

Bérangère et Chloé roulaient tranquillement en direction de la maison d'Alfred. À la hauteur des Vigneux, elles rencontrèrent des gendarmes qui les saluèrent :

— Bonjour, les demoiselles. On peut dire que vous avez fait du bon travail. Grâce à vous, nous avons déjà retrouvé des documents qui vont permettre de localiser les différents lieux où cet industriel peu scrupuleux a enterré d'autres déchets dangereux.

Les gendarmes remontèrent dans la fourgonnette bleu nuit pour passer un message radio. Les filles poursuivirent leur chemin. Elles croisèrent bientôt Alfred qui marchait d'un pas décidé et rageur.

— Vous voilà ! Vous avez bien de la chance d'avoir votre photo dans le journal parce que sinon... pesta le vieil homme.

— On vous a fait du mal, nous ? demanda aimablement Bérangère.

— Non, mais je vous assure, alors ! continua-t-il sans écouter. Il est en train de décorer la maison avec les guirlandes de Noël. Il met de la musique à vous faire

péter les tympanes que même pendant les bombardements de la guerre, j'ai pas entendu pire. Il a cassé sa tirelire pour acheter des tas de bouteilles « avec des bulles dedans » qu'il dit. Il le trouve pas bon mon cidre, peut-être ben ! Le téléphone qu'arrête pas de sonner. Les journalistes qui demandent « Elles seront là les détectives ? » Il y a déjà une bonne demi-douzaine de types avec des appareils photo gros comme des canons à tuer les éléphants qui vous attendent. Tout cela parce qu'il a eu sa photo dans le journal, il est devenu comme tourneboulé dans sa tête de dindon !... Allez, moi je m'en vais là où les gens ont encore la tête sur les épaules.

Alfred reprit sa route. Les filles le regardèrent s'éloigner. Il continuait seul son monologue en agitant les bras.

Bérangère et Chloé parvinrent bientôt chez Lucien. Elles furent assaillies par des photographes qui faillirent les faire tomber de bicyclette.

— Super, on va encore avoir notre photo dans *La République du Berry*, s'enthousiasma Lucien qui se précipitait à leur rencontre !... Venez, venez ! Pour mettre un peu d'animation, j'ai préparé une surprise...

— Je me méfie de ses idées lumineuses, glissa Chloé à l'oreille de son amie en élevant la voix à cause de la musique.

— Vous ne devinez jamais ce que c'est ? se flatta le garçon... Je vous aide : c'est dans le ton de nos aventures.

— On s'enterre vivants pour voir combien de temps on résiste ? chercha Bérangère.

— On fait un concours de console de jeux ? se hasarda Chloé.

— Vous n'y êtes pas du tout ! s'amusa le garçon. Nous allons faire... devinez quoi ?... Un jeu de piste !

Haut dans le ciel, un oiseau poussa un cri qui ressemblait fort à un rire. Chevalier Noir avait le sens de l'humour, lui !

DU MÊME AUTEUR :

*Un serpent dans la peau
Une chaîne dort
Childéric le coléreux
Dans ton rêve*

Les aventures de Licor et Lule :

*Le marché aux enfants
La trahison
La légende
La perle rouge*

lencrier.fr

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Sommaire

1 Un étrange rendez-vous	1
2 La mission !.....	7
3 La découverte !.....	15
4 Le piège	23
5 Le trouble-fête.....	29
6 À la bibliothèque.....	35
7 Le mystérieux manuscrit	43
8 La deuxième entrée	51
9 Un prisonnier.....	59
10 L'exploration	67
11 La cage maudite	73
12 Un cul-de-sac.....	81
13 Libération	89
14 La revanche	97
16 Chevalier Noir	107
17 Le mété	113
18 Révélations	121
19 Épilogue.....	129

« Venu de nulle part, Chevalier Noir se percha sur le dossier du mété. Il lui fit une auréole de plumes. Cléopâtre, assise entre ses deux maîtresses, se releva, remua la queue et alla s'installer aux pieds du vieil homme, le museau sur ses genoux. Chloé se sentit trahie par cette intimité.

— Vous seules pouvez m'aider, commença le vieillard. Vous ne m'êtes pas hostiles... Les enfants d'aujourd'hui sont plus savants que ceux d'autrefois... Vous êtes courageuses et tenaces. Vous n'êtes pas nées au village. Et Chloé connaît le pays... »